MM. RAYMOND ARON, GEORGES DUBY ET MICHEL FOUCAULT POURRAIENT ÊTRE ÉLUS AU COLLÈGE DE FRANCE.

Le Monde, 4 décembre 1969

L'assemblée des professeurs du Collège de France vient de créer trois nouvelles chaires qui se substitueront à trois autres devenues vacantes par le départ à la retraite ou le décès de leurs titulaires. La chaire de M. Jean Hyppolite, décédé en octobre 1968 (Histoire de la pensée philosophique) est remplacée par une chaire d'Histoire des systèmes de pensée. Celle de M. Claude F.-A. Schaeffer (Archéologie de l'Asie occidentale) est remplacée par une chaire d'Histoire des sociétés médiévales. Celle de M. Alfred Sauvy (Démographie sociale : la vie des populations) est remplacée par une chaire de Sociologie de la civilisation contemporaine.

Ces nouvelles chaires vont être proposées à l'approbation du ministre de l'éducation nationale. Elles seront ensuite déclarées vacantes et les candidatures pourront alors se faire connaître. Elles pourraient être occupées respectivement par MM. Michel Foucault, Georges Duby et Raymond Aron.

Le cours Inaugural de M. Georges Duby Sept siècles d'histoire

Dans les films de Jean Painlevé, on voit des fleurs marines éclore, s'épanouir, se faner et mourir en quelques secondes de grâce plénière : merveille de montage, qui fait d'une saison un instant et d'une lente maturation un geste d'harmonie. Ainsi, le grand historien fait-il naître et mourir les civilisations au rythme d'une respiration large et ordonnée, celle du discours qui scande, tisse et déploie ce qui fut la vie sociale dans sa totalité.M. Georges Duby, délaissant enfin l'université d'Aix et la Provence pour le Collège de France, inaugurait vendredi son enseignement d'histoire des sociétés médiévales par un double exposé. Celui de son projet de recherche qu'il a placé sous l'invocation de Lucien Fèbvre et de Marc Bloch, et axé sur la convergence de l'histoire des mentalités collectives, des rites, des croyances et des représentations, et celui de la civilisation matérielle. Et celui de son aire d'étude, la plus ample qui soit, ces sept siècles qui vont de la défaite du dernier empereur romain par les tribus germaniques à la victoire des intellectuels renaissants.

Par JEAN LACOUTURE, LM, 8 décembre 1970

Qu'est-ce que le Moyen-Age ? Plutôt que d'en rechercher une définition théorique ou comptable, de l'enfermer dans un bornage étroit, M. Georges Duby choisit de nous y entraîner. Alors, par la voix grave et musicale d'un homme de notre temps, d'un homme

mince, le cheveu gris, le teint coloré, le visage rond où brûlent des yeux de voyant qui semblent regarder vers l'intérieur, des siècles se pressent à notre rencontre. Les chariots des barbares écrasent les murs des cités mortes du " limes " romain. Sidoine Apollinaire, humilié, invite à sa table les grands chasseurs du nord, et, en s'écaillant, le vernis de ce décor délabré laisse apparaître un univers rural de seigneuries. Les lourds envahisseurs véhiculent leurs bijoux, leur art abstrait. Ils viennent à la rencontre des mangeurs de pain, des buveurs de vin, et le voyageur et l'indigène se reconnaissent, tous deux ruraux, esclavagistes, aristocratiques. Il ne reste plus à l'Eglise qu'à hâter et à parfaire la fusion : son aggiornamento du huitième siècle la fait barbare et rurale. La croix se dresse sur les campements et les colonies campagnardes. Il reste à faire d'une de ces chefferies villageoises, en l'étirant et en la sacralisant, l'empire carolingien. Un Dieu, un roi, un empire, une joie, la paix ? Mais rien n'est simple. Pas même dans l'Eglise habile à épouser ce siècle paysan. L'ordre de Cluny en s'enracinant se voit promis aux triomphes de l'économie conquérante ; victime d'une revanche imprévue de l'économique, il s'abîme dans une ruineuse richesse en un temps où le christianisme se prolétarise à l'appel des ordres mendiants et sous l'impulsion du théâtre de parvis.

Le sursaut

De qui attendre le sursaut? Du conflit des générations, d'une jeunesse aussi bien noble que serve qui va découvrir de nouveaux modes de penser, de produire, de prier ou d'aimer, d'une jeunesse dont la puissance vitale, proprement civilisatrice à l'aube du XIVe siècle, est l'un des thèmes les plus riches et les plus neufs du grand historien de " l'Adolescence de la chrétienté occidentale ". Le peuple chrétien est hanté par la pauvreté jusque dans la richesse quelle amasse dans les cités, autour des cathédrales. Le dépouillement des richesses est l'acte essentiel de la vie chrétienne : mais le pauvre fait horreur aussi bien que le lépreux, et tous deux sont exclus au-delà des barrières où s'enferment les gens de bien. Le quatorzième siècle est celui des grands tumultes. Les masses s'animent, outils en main. A travers les infrastructures de masse, les structures économiques, les superstructures idéologiques, l'historien chemine et noue ses fils, déchiffre les cadastres, scrute les chapiteaux, les enluminures, écoute des rythmes grégoriens et les sermons de saint Bernard. Histoire sociale, histoire totale où se recoupent et se complètent la découverte des méthodes de culture du laboureur des lisières de la forêt mérovingienne et des raisons qui poussèrent Paolo Uccella à bâtir, pour le ravissement inquiet de ceux qui l'employaient, un univers géométrique et nocturne. En ces lieux, où Michelet illustrait la puissance et les exigences de l'histoire, M. Georges Duby a choisi de déclencher à son tour " ce mouvement qui deviendrait la vie même ". Lequel de ses auditeurs n'a pas vécu en cette fin d'après-midi de vendredi l'existence des bâtis-sœurs de cathédrales, des usuriers du pont au Change, des paysans de Franconie ? " Sciences humaines " ? Jamais la formule n'avait paru plus vraie. Après le couronnement du sociologue Raymond Aron, l'éloge du discours du philosophe Michel Foucauld, l'historien présentait à la fois le plan et l'objet de ses recherches. Pendant des années, le Collège de France travaille dans un recueillement bénédictin. Quand vient l'heure des sacres et des initiations, on mesure tout ce qu'il offre à ceux qui savent aller au-delà du rite des leçons inaugurales.

Georges Duby jeté aux fauves

Par E. T., LM, 28 juillet 1978

La dernière livraison de l'ARC vient d'être consacrée à Georges Duby - médiéviste, professeur au Collège de France - ou plutôt à une confrontation de points de vue sur le thème " Le mental et le fonctionnement des sociétés ". Ce choix confirme que l'histoire, en France, a dérivé au cours des dix dernières années de l'analyse économique vers l'étude des mentalités. Il se produit nettement un retour aux orientations premières données à l'École des annales par Lucien Febvre et Marc Bloch, après une phase " matérialiste ", plus ricardienne que marxiste il est vrai. Cette évolution est sensible dans le trajet de Duby lui-même, qui écrivit vers 1962 un ouvrage capital sur l'Économie rurale et la vie des campagnes dans l'Occident médiéval, et qui a publié en 1976 le Temps des cathédrales, étude de l'art comme catégorie mentale particulière. Les participants à l'échange de vues organisé par l'ARC sont nombreux et variés, auteurs d'articles ou acteurs d'une " table ronde ". Au générique : Jean Duvignaud, Pierre Bourdieu, Julia Kristeva, André Miquel, Rodney Hilton, Maurice Godelier, Hubert Damisch, Georges Mounin, Michel Serres, Jean Molino, Jean-Claude Schmitt, Michel de Certeau, Alain Besançon et Jean - Claude Bringuier. Symbole, idéologie, imaginaire, sont quelques-uns des concepts-clés - et extrêmement familiers - de cette discussion. Seuls les historiens professionnels, " fans " anciens et fidèles de Georges Duby, seront désorientés par ce feu d'artifice conceptuel à combustion lente. L'histoire, longtemps parente pauvre des sciences humaines, devient puissamment parisienne.

Georges Duby et les rêves du passé

" La trace d'un rêve n'est pas moins réelle que celle d'un pas ", dit Georges Duby. Pour lui, être historien ce n'est pas simplement accumuler des faits : c'est aussi pénétrer dans l'esprit des hommes du passé.

Par GUITTA PESSIS-PASTERNAK, LM, 25 mai 1981

GEORGES DUBY, membre de l'Institut et professeur au Collège de France, est, sans doute, notre plus grand médiéviste, doublé d'un admirable écrivain. Sa recherche marque, par ses méthodes et par ses interrogations, un tournant dans l'orientation de la Nouvelle Histoire, et éclaire l'ensemble des facteurs qui constituent une civilisation. La vaste sociologie de la création artistique, que Georges Duby nous révèle au travers de l'Europe des cathédrales, tente de saisir les véritables corrélations entre les productions culturelles et les rapports sociaux, et capte le retentissement du spirituel sur le matériel. Son souhait serait d'" avancer dans la compréhension de ce tout, dont l'histoire est celle des sociétés " et de tenter de le saisir, poursuivant le rêve de Michelet " dans un puissant mouvement qui deviendrait la vie même ".

" L'historien interroge la mentalité de l'homme d'aujourd'hui, en analysant le comportement de ceux du passé. Seriez-vous devenu médiéviste parce que vous étiez attiré par le caractère définitivement clos de ce passé éloigné, qui vous procure davantage de liberté ?

- Je ne sais pas bien pourquoi je suis devenu médiéviste, mais je me sens à l'aise dans cette période, pour la raison que vous évoquez : la documentation y est suffisante pour que l'on puisse atteindre un certain nombre de séries de phénomènes, sans être pour autant trop pesante. On y trouve suffisamment de " trous ", pour que je puisse respirer et que cela me permette de rêver. J'ai aussi l'impression de dominer l'ensemble des informations : c'est une impression fausse, sans doute, mais elle est très rassurante pour moi.

- Chaque époque en élit une autre dans le passé pour en faire la source de ses modèles. La Renaissance avait opté pour l'Antiquité, quelle époque serait choisie par la nôtre ?

- En effet, chaque époque a besoin d'une référence antérieure, d'un siècle d'or, où elle puise ses modèles et les arguments de sa propre volonté d'exister. Je suis un peu inquiet pour la nôtre, car il semble bien que la référence fondamentale de ma jeunesse, c'est-à-dire l'époque des " Lumières ", l'époque de la " Raison ", soit emportée par une vague de néo-romantisme. On se réfère maintenant à des époques moins raisonnables, moins rationnelles, disons plus émotives. J'ai un peu peur de cette résurgence d'un dix-neuvième siècle où l'on trouve de tout, du romantisme exubérant jusqu'aux racines de l'irrationalité qui s'est engouffrée dans des mouvements qui nous font encore frémir.

- Vous dites que " l'articulation des rapports sociaux s'opère dans le cadre de systèmes de valeurs qui possèdent leur propre histoire, mais ne coïncident pas avec l'Histoire ". Comment l'historien saisit-il cet extraordinaire entrecroisement du matériel et de l'immatériel, alors qu'il ne s'appuie souvent que sur des traces " officielles " laissées par les intellectuels appartenant aux classes dominantes ?

- C'est exact. La période très lointaine dont je m'occupe, je ne la vois pratiquement que par les yeux d'intellectuels qui sont au service de la classe dominante. Effectivement, je reçois une information très officielle. Il est extrêmement difficile de saisir, peut-être pas l'entrecroisement, mais la coulée parallèle des histoires respectives de l'économie, de la politique, de la religion et de l'art. Tout ceci ressemble à une série de filets dans un flot continu, chaque filet ayant son propre rythme. Le travail de l'historien consiste précisément à saisir les rapports entre ces diverses instances du phénomène. C'est la raison pour laquelle je ne m'éloigne pas volontiers d'une tranche de temps assez mince -disons la période féodale du dixième au treizième siècle. Il me semble que pour saisir ces interférences, ces interrelations, ces connections, il ne faut pas être trop ambitieux ; il faut vraiment essayer d'avoir une vue d'ensemble de tous les divers phénomènes, afin de parvenir à les mettre en rapport, parce que le propre de la science historique, c'est justement de mettre des phénomènes distincts en rapport chronologique les uns avec les autres.

- Dans " le Dimanche de Bouvines " (1), vous esquissez une anthropologie de la guerre féodale. Comment décelez-vous la part de " fabrication " de vos prédécesseurs, afin de pouvoir nous restituer ce que ces chevaliers pensaient réellement d'eux-mêmes ?

- Mon but est de pénétrer dans l'esprit des chevaliers du début du treizième siècle. C'est un but inaccessible et j'en suis très conscient, mais je peux malgré tout essayer de m'en approcher. Il est évident que je me fonde essentiellement sur des récits qui sont l'œuvre d'hommes qui faisaient le même métier que moi, des historiens qui trituraient l'information, comme je la triture. J'essaye donc de deviner - je dis bien de deviner - quel pouvait être le

poids des choses qui les amenaient à modifier la perception du réel dans tel ou tel sens. On est ici devant un nouvel obstacle : les gens qui parlent ne sont pas les guerriers, mais les prêtres, qui sont eux-mêmes au service des guerriers. Ils ont leur propre attitude mentale, mais ils veulent faire plaisir à ceux qui vont les entendre, et par conséquent, ils essayent d'épouser l'attitude mentale de leur auditoire.

- Comment peut-on alors faire abstraction de ces deux idéologies - celle des gens d'église transmettant celle des guerriers - afin de déceler la vérité ?

- Il ne faut justement pas en faire abstraction. Il faut partir de l'idée qu'il y a cœxistence de deux idéologies qui ont de la parenté, mais qui sont néanmoins très distinctes. C'est dans une sorte de dialectique entre ces deux propositions qu'apparaît finalement ce qui nous est révélé de l'époque par le témoignage écrit.

Les écrans

- À défaut du vestige, l'historien ne risque-t-il pas de projeter des théories - marxistes ou freudiennes par exemple - sur une société toute autre ? Comment éviter l'anachronisme d'interprétation ? Marc Bloch remarquait déjà que " ce sont les méchants faits qui font sauter les belles théories... "

- En effet, parmi les témoignages que j'exploite, il y en a qui sont innocents, des objets qui n'ont pas été manipulés en fonction d'une intention idéologique préalable. Le reste forme écran entre mon observation et la réalité. Un autre écran intervient surtout, dont je suis beaucoup moins libre d'évaluer la puissance et de voir comment il déforme les choses : il s'agit de l'écran de ma propre vision du monde, des idées que je me fais de la société et que je projette inconsciemment sur le passé pour l'expliquer. Il est évident que je ne crois pas à l'objectivité de l'Histoire. Toute histoire est forcément subjective, tout discours sur le passé est l'œuvre d'un homme qui vit dans un présent et qui interprète les vestiges du passé en fonction de ce présent.

- Pour répondre à votre question, je dirais que je me défends de toute théorisation : c'est-à-dire que le marxisme et le freudisme sont pour moi des outils de très grande efficacité, que j'utilise en tant que praticien, car j'essaye de travailler dans l'empirique, dans l'expérience, sans les " belles théories ". Je suis encore plus d'accord avec Marc Bloch quand il dit qu' " on ne peut pas traiter une société comme une figure de géométrie ".

- Auriez-vous alors recours à votre étonnante théorie selon laquelle " la trace d'un rêve n'est pas moins réelle que celle d'un pas " ?

- Oui, c'est pour bien marquer que je travaille sur des informations qui sont de natures très différentes. Je suis informé par les traces qu'ont laissées les paysans du onzième siècle dans le paysage actuel. Pour moi, la trace d'un pas, ou la trace d'un sillon sur la terre, livrent une information au même titre que les rêves de " la femme parfaite " des jeunes chevaliers célibataires. Il faut sortir d'un manichéisme sans intérêt : devoir choisir entre le matérialisme et l'idéalisme. La réalité de l'information est aussi grande dans les vestiges d'un château-fort, que dans un poème que me livre l'imaginaire d'un homme de ces temps-là. J'essaye donc de les interpréter de la même façon.

- Pourrait-on même supposer que les œuvres littéraires révèlent parfois une réalité plus véridique que certains " documents ", puisque leurs auteurs n'ont pas essayé de " fabriquer " volontairement une certaine image idéalisée d'eux-mêmes ?

- Je serais tenté d'aller dans votre sens ; il y a en effet plus de liberté à l'égard des cadres dominants de l'idéologie lorsque l'on invente, lorsque l'on crée une œuvre littéraire d'évasion, que lorsque l'on propose un manifeste en faveur de telle ou telle morale.

Corrélations

- Dans votre voyage à travers " l'Europe des cathédrales " (2), vous analysez les relations entre les productions culturelles et les structures sociales. Comment opère la dialectique entre une vision du monde et un mode de production, entre le mental et le matériel ?

- Je ne sais pas encore comment ça opère, je ne sais d'ailleurs pas si quelqu'un le sait. Un des objets fondamentaux de la recherche en histoire est, actuellement, de comprendre le mécanisme des rapports entre ce que l'on appelle les infrastructures, et ce qui est de l'ordre du mental, de l'esprit. Pour le moment, on en est à saisir des corrélations très grossières. La grande poussée de la création architecturale au onzième siècle par exemple, nous serait incompréhensible si l'on ne savait pas qu'il y avait un flux considérable de productivité matérielle, donc une création de richesse qui, par le canal de l'organisation seigneuriale, a été disponible pour être investie dans des ouvrages de création artistique.

- Il est par contre beaucoup plus difficile de saisir comment le spirituel retentit sur le matériel. Il y a pourtant des approches : on peut penser qu'une certaine morale sexuelle peut intervenir sur l'évolution démographique, sur la croissance plus ou moins vive de la population. Mais les rapports vrais entre ce qui est de l'ordre de la chair et ce qui est de l'ordre de l'esprit, et qui fait la vie, la société, cette articulation-là, moi je ne la saisis pas encore, même dans une société comme celle que je connais bien et qui est relativement simple.

- Pourtant vous nous offrez une pertinente analyse des correspondances entre l'éthique, l'esthétique et le mode de production de l'Ordre Cistercien (3)...

- Il est évident que la clé pour comprendre l'architecture cistercienne se trouve conjointement dans des phénomènes économiques - une réussite matérielle fantastique qui a procuré les moyens de bâtir des édifices qui sont encore debout aujourd'hui - et dans des phénomènes moraux de rigueur, de dépouillement, qui font que ces bâtiments ne ressemblent pas aux bâtiments clunisiens. Les relations entre options morales et réussites économiques sont très complexes. Si les Cisterciens n'avaient pas choisi, par rigueur, par souci d'abstinence, de travailler eux-mêmes sur des terres vierges, en pleine forêt, ils n'en auraient pas eu ces bénéfices financiers. Tout est si lié dans un tel entrecroisement, que saisir cette dialectique n'est vraiment pas simple. Je refuse donc d'affirmer qu'il y a, en dernière instance, un élément décisif ; je crois que tout est déterminé par tout et tout détermine tout.

Ouvrages d'art

- Selon vous " le paysage est l'inscription sur le sol de la globalité d'une vision du monde " (4). Quelle est la cause profonde de la rupture actuelle entre notre système de valeurs et sa

médiocre concrétisation architecturale, qui est à l'origine de la médiocrité de l'urbanisme contemporain ?

- C'est une question très difficile qui ne peut pas recevoir de réponse ferme. Nous sommes en face d'une constatation : le paysage urbain ou le paysage rural sont l'un et l'autre affreux ; les belles réalisations sont extrêmement rares. Il semble d'ailleurs que la réussite dans l'organisation de l'espace et dans la création du paysage soit plus forte dans ce qui serait un paysage industriel de pointe : les œuvres d'art de notre temps sont les barrages, les autoroutes, les aéroports. Les grands architectes d'aujourd'hui sont ceux qui construisent Roissy - c'est évident. C'est parce que le système de valeur de notre temps n'est plus ancré sur la campagne ou la cité, parce qu'il a ses assises très profondes dans des phénomènes de circulation et de communication, que nous avons ce sentiment que les villages ou les centres urbains, qui étaient autrefois admirablement créés, ne reçoivent plus aujourd'hui que la médiocrité dans l'effort de pensée.

- En effet, autrefois, la Cité fut une monumentale " image du pouvoir ordonnateur, une victoire de la culture sur la nature " (5). Cette harmonie semble avoir disparu de nos paysages hybrides et tentaculaires. On a l'impression que l'homme se désintéresse de son habitat...

- C'est exact. On assiste depuis une trentaine d'années à une disparition conjointe d'un genre de vie rurale et d'un genre de vie citadine ; les deux s'interpénètrent avec des phénomènes de migration très importants. Dans notre société, les gens ont l'habitude d'avoir deux, trois foyers et d'être toujours en mouvement. La raison, la culture, triomphant de la nature, c'est justement la mise en place, parfois réussie, d'un système de communication, au détriment de la résidence, symbole de stabilité.

- Il y a un autre système de communication, analysé par la sociologie du mariage, celle des structures de parenté à l'époque féodale, qui est l'axe central de vos recherches actuelles, aussi bien au Collège de France que dans votre dernier ouvrage " le Chevalier, la Femme et le Prêtre " (6). Cette étude suscite plusieurs questions : les gens d'Église, vos principaux informateurs, qui imposent le mariage aux laïcs afin de mieux les encadrer, sont eux-mêmes astreints au célibat. Comment peuvent-ils alors témoigner d'une " conjugalité " qu'ils ignorent et redoutent ?

- Dans ce livre, j'essaye de voir, non pas quelle était la morale du mariage - cela a été déjà bien étudié - mais quelle était la pratique du mariage : comment un chevalier prenait femme et comment il usait d'une femme ? Je pose cette question en sociologue, car je n'arriverai jamais à bien comprendre comment fonctionnait la société féodale si je ne connaissais pas ses pratiques matrimoniales. C'est d'ailleurs une période extrêmement importante, parce que c'est à ce moment-là que le mariage en Europe occidentale, qui était une institution purement profane, devient un sacrement de l'Église. J'essaye donc de suivre la résistance à cette mise en place.

Psychanalyse

" L'écran, ici, est particulièrement opaque parce que les gens dont je recueille les paroles sont tous des ecclésiastiques à une époque où l'Église imposa simultanément à tous les serviteurs de Dieu le célibat, et à tous les laïcs, le mariage. Les gens qui me parlent sont donc des

célibataires, bon gré, mal gré, ils professent tous une répulsion à l'égard de la femme qui est pour eux l'origine du péché. Évidemment, ils me livrent de la pratique matrimoniale une image singulièrement déformée. Je suis donc obligé de la décrypter, de la rectifier ; je ne vois la réalité que par la caricature qu'ils en offrent, en quelque sorte je la vois presque en négatif. Quand ils parlent de l'amour, je suis obligé de prendre le contrepied de ce qu'ils disent, pour atteindre à ce qui me paraît être la vérité.

- À ce moment-là l'historien ne se transforme-t-il pas en psychanalyste ?

- Il faut aussi qu'il s'en défende, parce que la psychanalyse est une aventure purement personnelle et je n'ai pas le droit de transporter cette expérience vers des hommes qui ont vécu 700 ans avant moi. Je suis d'ailleurs sûr que l'œdipe ne se situait pas au même endroit dans la société du onzième siècle : dans ce livre j'essaye précisément d'analyser la relation parentale, et comment le culte de la Vierge, par exemple, est l'expression d'une frustration des jeunes gens à l'égard de la mère tout à fait étrangère.

- " L'institution matrimoniale ", avec ses rites, ses interdits et ses obligations, dont l'influence économique et politique fut considérable, était la clef de voûte de l'édifice social. L'éclatement actuel de la famille n'entraînera-t-il pas une certaine désagrégation de la société ?

- La destruction des structures qui se sont mises en place à l'époque féodale, et que j'ai justement étudiées afin d'aider à comprendre comment elles se transforment aujourd'hui, est un phénomène qui n'est pas indépendant de l'évolution globale de la société. La société est en train de changer de peau : elle ne va pas être désagrégée par ce phénomène ; bien au contraire, c'est sa propre vie qui conduit ces vieilles enveloppes à se défaire. Nous sommes maintenant au creux de la mutation et nous ne savons pas encore par quoi ce qui se défait va être remplacé.

Actifs et passifs

- Que pensez-vous du sociologue américain Richard Sennett qui postule que " la famille nucléaire " est un obstacle à la mobilité sociale ?

- Je serais plutôt tenté de penser que c'est le développement du capitalisme qui a fait éclater la famille traditionnelle, précisément pour libérer de la main-d'œuvre. Il est évident que le couple souple, où chacun peut s'en aller quand il veut, est la forme qui répond le mieux aux besoins d'exploitation des travailleurs par la grande industrie. Je crois donc que la désagrégation de la famille a commencé par la classe ouvrière et s'est ensuite répandue dans la bourgeoisie.

- Est-il ainsi possible d'établir une analogie entre les contestataires actuels, qui rejettent la société de l'ordre technocratique - garant des idéologies matérialistes - et les sectes hérétiques, qui récusaient la société de l'ordre trifonctionnel - lui-même garant de l'idéologie hiérarchique (7) ?

- Je pense que l'on a tout à fait le droit d'établir une analogie : dans toute société évoluée, il y a toujours des éléments de contestation, de remise en cause de l'idéologie dominante. Il y a toujours des marginaux passifs, qui font leur univers à part, enfermés comme l'étaient les

moines ou les Cathares du onzième siècle, ou comme le sont les hippies aujourd'hui. Puis, il y a aussi la contestation active, qui veut détruire l'ordre établi pour le remplacer par un autre. S'il y a une analogie entre les sectes hérétiques de l'an mille et une certaine forme de la contestation de 1981, c'est que les deux se fondent sur le principe de l'égalité. De même qu'il y a sans doute des analogies entre le mouvement franciscain et le mouvement hippy, parce que l'un et l'autre sont fondés sur le refus de l'argent.

- La Fête, qui était une rénovation de l'ordre social par son ajustement momentané à un ordre masqué avait un rôle de relâchement régulier des tensions, et d'effacement provisoire des censures. Son absence serait-elle la cause de la violence actuelle ?

- Plusieurs questions se posent : d'abord, est-il vrai qu'il y a plus de violence aujourd'hui qu'hier ? J'en doute. Je pense que nous sommes mieux informés, mais que le degré de violence n'est pas plus élevé dans notre société que dans des sociétés antérieures. Quant à la Fête elle-même, il est évident qu'elle avait un rôle équilibrant dans la société, en permettant l'évacuation des frustrations par un moment de licence. Ce qui nous frappe par son absence, c'est la Fête officielle ; je suis pourtant persuadé que la Fête existe toujours, mais dans des lieux où nous ne l'apercevons pas. "

---

(1) Le Dimanche de Bouvines, Gallimard, 1973.

(2) Le Temps des Cathédrales. Gallimard, 1976.

(3) Saint-Bernard et l'Art cistercien. Flammarion, 1976.

(4) Georges Duby et Guy Lardeau. Dialogues. Flammarion, 1980.

(5) Histoire de la France urbaine. Seuil, 1980.

(6) Le Chevalier, la Femme et le Prêtre, Hachette, 1981.

(7) Les Trois Ordres où l'Imaginerie du Féodalisme, Gallimard, 1978.

GUITTA PESSIS-PASTERNAK

Élection à l'Académie française Georges Duby : un historien insatiable

Le Monde, 20 juin 1987

Georges Duby fit avec application et succès ses classes d'historien tout au long des années 40. Docteur heureux et précoce, le voici à trente-deux ans, en 1951, touchant au havre de sa chère Provence d'adoption : il ne quittera sa chaire d'Aix qu'en 1970 pour le Collège de France. Mais aujourd'hui encore, membre de l'Institut et prêt à endosser l'habit vert, lauréat à répétition,

figure éminente, parisienne et internationale, de la "jet society" historienne, diva médiatique et président de la Sept, il répugne à quitter des yeux la Sainte-Victoire. Quelque chose d'intime le lie à ces calcaires-là, à cette lumière spirituelle qui entretient peut-être aussi sa passion pour l'art moderne, son culte des eaux-fortes de Soulages et des métamorphoses de Masson. Il était promis à une carrière sans encombre d'historien des Annales dans le sillage du grand ainé, Marc Bloch. Pour sa thèse de doctorat, il s'était plongé avec délice dans les cartulaires (1) assemblés par les bons moines de Cluny et il leur avait arraché le secret des premiers âges féodaux, de châtellenie en principauté, jusqu'à l'intervention du roi capétien. En grattant les chartes et en quantifiant utilement, il avait ordonné le paysage des liens d'homme à homme et des forces productives quelque part entre la Saône embrumée et les croupes ensoleillées du Beaujolais. Sa Société aux seizième et dix-septième siècles dans la région mâconnaise (A. Colin, 1953), il la lut, enfiévrée, accrochée au sol, promise aux hiérarchies, à travers les lunettes assez marxiennes qu'on portait volontiers en ces années d'après-guerre. Mais, outre sa plume acérée, il avait déjà révélé dans cet exercice d'école une insatisfaction féconde.

En s'aventurant avec prudence et nuances hors de son terroir de Bourgogne, Duby, toujours en bon élève, creuse l'étude des fondements matériels de la société médiévale, distribue des produits et classe les producteurs, lit les bocages et les champs ouverts, mais préserve sa joie à soupeser la masse documentaire avec un regard d'enfance. Il aurait pu sombrer dans la monotonie de la quantification, sophistiquer jusqu'à l'épuisement, comme tant d'autres épigones de l'esprit des Annales, l'illusion positiviste du chiffre de longue durée. Mais un jour _ un beau jour pour l'histoire, et pas seulement pour celle du Moyen Age, _ sans doute après avoir caressé de l'œil un Derain ou un Poliakoff, il sut que le temps des abbayes romanes et des cathédrales mêlait plus que tout autre le matériel et le mental, que les valeurs et les formes ordonnançaient la matière première de l'histoire. Dès lors, il partit à l'aventure, en raids victorieux, entrainant une foule d'élèves et multipliant les textes de vaillance où il rendait compte de la chevauchée.

Chantier médiéval

Dès 1967, il achève pour Skira un Moyen Age en trois volumes (repris en 1984) qui bat fièrement son nouveau pavillon. Il a rôdé chez les anthropologues et les linguistes, salué bien bas la trilogie de Dumézil qu'il expérimente dans son chantier médiéval (les Trois Ordres, ou l'Imaginaire du féodalisme, Gallimard, 1978), scruté les images et repéré les structures de la parenté. Son Moyen Age est au croisement des traces du mental qui façonne le réel et du quotidien qui révèle les seuils de l'indicible, un peu comme dans les collages cubistes. Le rite est signe social, l'image trahit un ordre, l'esprit travaille le matériel : l'orgue de Duby souffle à plein jeu, à grand clavier complet, elle mélodie et bombarde à cœur joie. De Guerriers et Paysans (Gallimard, 1973) au Chevalier, la femme et le prêtre (Hachette, 1981), on admirera le doigté et le coup de pédale. Désormais, tous les genres historiques peuvent être ravivés sous sa plume. Son Dimanche de Bouvines (Gallimard, 1973) transfigure l'événement au feu de la mémoire collective, jusqu'en pleine bataille de la Marne de 1914. Son Guillaume le Maréchal (Fayard, 1984) campe le héros inconnu dont la biographie résume une époque. De l'image au livre pour enfants, à la BD ou à la série télévisée, il n'y a qu'un pas, que Duby franchit avec plaisir. Il anime sur ces entrefaites de vastes entreprises collectives d'édition qui gagnent à l'histoire un vaste public, une Histoire de France chez Larousse, une Histoire de la France rurale, puis de la France urbaine, au Seuil. Insatiable, il lance des manuels scolaires, des atlas,

des albums, des vidéos et mille autres "produits", avant de tenter l'aventure d'une capitainerie dans l'industrie culturelle des nouvelles lucarnes.

Au point que d'aucuns lui reprochent in petto d'être devenu insensiblement un entrepreneur trop avisé en histoire courante, de disperser son talent aux mille feux des médias. Mais sans son vif regard sur toutes choses, l'histoire n'aurait peut-être pas connu la vogue que l'on sait depuis une quinzaine d'années. Et tous ceux que le succès chagrine peuvent ouvrir en confiance et en humilité ces livres d'un historien qui a su reconstruire pas à pas son horizon, rehausser sa palette et brosser sa lumière en pleine pâte. Un ultime plaisir leur est promis : celui du style, entêté de Cézanne. A relire les premières pages du Temps des cathédrales, on sait ce qu'est écrire l'histoire. [Né à Paris le 7 octobre 1919, lycéen à Mâcon, agrégé d'histoire et géographie, docteur ès lettres, M. Georges Duby est tour à tour assistant à la faculté des lettres de Lyon (1944), chargé d'enseignement aux facultés des lettres de Besançon (1950) et d'Aix (1951), où il est promu dès 1953 maitre de conférences puis professeur d'histoire du Moyen Age avant d'accéder au Collège de France en 1970. Membre associé de plusieurs académies étrangères (Académie royale de Belgique, Académie médiévale américaine, American Philosophical Society, British Academy, Accademia Nazionale dei Lincei), il est notamment directeur du Comité d'étude des sociétés méditerranéennes et membre du directoire du CNRS. Ses essais font autorité. Retenons-en les principaux titres : la Société aux onzième et douzième siècles (prix Gobert 1954 de l'Académie des inscriptions et belles-lettres) ; Histoire de la civilisation française ; l'Economie rurale et la vie des campagnes dans l'Occident médiéval (prix Gobert 1962 de l'Académie des inscriptions et belles-lettres) ; Fondements d'un nouvel humanisme et l'Europe des cathédrales ; Adolescence de la chrétienté occidentale ; Guerriers paysans, septième-douzième siècles (prix Paul-Valéry de la Fondation de France, 1973) ; le Dimanche de Bouvines (27 juillet 1214, Prix des Ambassadeurs, 1973) ; les Procès de Jeanne d'Arc ; l'An Mil ; le Temps des cathédrales (l'Art et la Société, 980-1420) ; Saint Bernard, l'art cistercien ; le Chevalier, la femme et le prêtre (le mariage dans la France féodale) ; les Trois Ordres ou l'Imaginaire du féodalisme (Prix des critiques, 1878).

M. Georges Duby a dirigé la publication de l'Histoire de la France (trois tomes), de l'Histoire de la France rurale, et de l'Histoire de la France urbaine. Il a collaboré à l'Histoire générale des civilisations et à l'Encyclopédie de " la Pléiade " : l'Europe au Moyen Age : Art roman, art gothique (prix Bernier 1980 de l'Académie des beaux-arts). L'Académie française lui a, en outre, décerné son grand prix Gobert, 1978.]

La réponse de M.Alain Peyrefitte

Duby à l'Académie Française

Le Monde, 31 janvier 1988

MESSIEURS "L'histoire est l'ingrédient sans quoi aucune conscience nationale n'est viable ". Voilà, Monsieur, ce qu'écrivait, en préface à un ouvrage posthume tout récemment publié, Fernand Braudel, votre maitre et ami, qui nous a trop vite quittés. Il nous adresse ce dernier message, comme un rayon venu d'une étoile éteinte. Notre compagnie reçoit aujourd'hui l'un de ceux qui donnent un sens à cette affirmation.

Quand le passé est directement le nôtre, quand les ombres sortent des caveaux de nos églises, ou de la terre de nos cimetières, les historiens entretiennent avec la conscience nationale une relation mystérieuse et féconde. Sans eux, l'identité de la France serait mortelle.

L'épaisseur de l'histoire

DE siècle en siècle, les chroniqueurs de Saint-Denis, Mézeray, Michelet, Lavisse nous ont façonnés, autant peut-être que les rois qui y sont enterrés. Car ils ont façonné le regard des Français sur la France. Leur regard est amoureux, mais d'un amour exigeant, lucide, critique. Ils ont toujours été les garde-fous du pouvoir. Il est beau que Lavisse _ l'historien républicain par excellence _ ait reconnu la grandeur de Louis XIV. Comme il est beau que les chroniqueurs de Saint-Denis aient livré, des rois leurs maitres, non des panégyriques, mais des portraits. L'événement d'hier ne se plie pas volontiers à nos idées d'aujourd'hui. L'histoire, née dans la chronique, s'est mise à la dure école du fait. Elle s'est enrichie de l'apport des autres sciences de l'homme. L'honneur des historiens français d'aujourd'hui est d'avoir poursuivi, avec des instruments nouveaux, cet ancien sillon. Vous vous inscrivez, Monsieur, dans cette tradition ; et c'est pour la dépasser. Vous renouvelez notre vision de nous-mêmes. Vous êtes devenu l'un des grands-prêtres de la conscience nationale. Médiéviste, vous nous imposez, plus qu'un historien d'époques moins reculées, l'obligation de nous situer _ nous, Français d'aujourd'hui _ par rapport à cette si longue durée. Vous nous faites aller et venir sans cesse de la fascination de la différence à la fascination de la similitude. Le don d'une terre, une bataille gagnée ou perdue, un mariage _ ce sont des faits de tous les temps. Vous grattez derrière cet intemporel du fait, pour chercher, et souvent trouver, le sens _ qui, lui, brutalement, commence par nous éloigner. L'histoire prend de l'épaisseur. Mais quel plaisir ensuite, ayant saisi la profusion et la cohérence d'une époque, d'y retrouver, plus profond encore, l'humanité ; d'y découvrir de très anciennes couches de l'humus dont nous sommes faits ! L'histoire est un humanisme, ou elle n'est pas. Car l'histoire, sans historien, ne serait que le passé mort. Caractères à demi effacés sur un parchemin, chapiteaux rongés, peintures murales recouvertes de plâtre : cette matière inerte, c'est l'historien qui la transmue en silhouettes vivantes de notre paysage spirituel. Pareil au poète selon Rimbaud, il opère par " sorcellerie évocatoire ".

Un " sorcier évocateur "

VOUS êtes, Monsieur, un " sorcier évocateur ". Vous faites revivre ce qui n'est plus ; mieux, vous nous faites vivre avec ce qui a été. Grâce à vous, nous chevauchons aux côtés de Guillaume de Maréchal, Nous sommes tour à tour guerriers et paysans ; tantôt, bataillant à Bouvines ; tantôt, labourant les terres du Mâconnais. Nous frémissons aux approches de l'An mil. Nous bâtissons des cathédrales. Evocation, convocation : les ombres d'autrefois répondent à votre appel. Si vous ressuscitez avec tant d'aisance le passé, c'est qu'il vous est présent. Vous visitez avec un ami l'abbaye romane de Conques. Dans l'absidiole qui abrite la statue en or de sainte Foy, vous montrez les dalles nues : " Ici, dites-vous, il y a de la paille. C'est là que les pèlerins se couchent. Ils n'ont pas d'hôtellerie où passer la nuit. Ils se blottissent là, pour s'imprégner de la force de la sainte pendant leur sommeil. " Dans la salle des gardes de la tour César à Provins, vous observez un trou au centre de la voûte et, contre le mur, une cheminée. " Cette cheminée, vous écriez-vous, c'est une pièce rapportée ! Au douzième siècle, les gardes se réchauffent au milieu de la salle, autour du foyer, formé de quelques pierres _ comme leurs ancêtres des cavernes. La fumée monte tout droit et

s'engouffre dans le trou. C'est seulement au treizième siècle que les cheminées apparaitront. Elles emprisonneront la fumée dans le mur, au lieu de la laisser aller librement. " Le treizième siècle, pour vous, c'est le futur. Vous parcourez quelques-uns des innombrables celliers voûtés qui truffent la capitale des comtes de Champagne. " Dans la ville haute, remarquez-vous, ces caves gothiques sont creusées sous terre. Dans la ville basse, où la nappe d'eau affleure, elles sont édifiées sur le sol. Dans les deux cas, les habitants y entreposent leurs richesses et couchent au-dessus. La disposition est la même que pour le palais et le donjon qui dominent la ville. Les bourgeois imitent le seigneur. Et le peuple, dès qu'il en a les moyens, imite les bourgeois. " Votre coup d'œil, Monsieur, transforme ces lieux de mémoire en lieux de vie.

L'" ego-histoire "

COMMENT devient-on, je ne dis pas : médiéviste, mais le plus illustre des médiévistes français ? L'agrégation, la thèse, la faculté, le Collège de France, l'Académie des inscriptions : la voie royale que vous avez foulée d'un pas ferme manifeste votre réussite universitaire. Elle n'explique point votre renommée. Vous n'êtes pas seulement un historien ; vous êtes une vedette de l'histoire. Pourquoi vous ? Alors que d'autres médiévistes sont sans doute des savants non moins éminents que vous ? Qu'apportez-vous de neuf ? En quoi votre œuvre nous importe- t-elle ? Evertuons-nous à percer le secret qui vous a permis d'acquérir ce rayonnement. Notre confrère Claude Lévis-Strauss a exhumé une phrase de Vico qui récapitule ainsi l'histoire de l'humanité : " Il y eut d'abord les forêts ; puis les huttes ; ensuite, les villages ; après, les villes ; enfin, les académies. " On dirait que le philosophe napolitain a formulé cet abrégé en pensant à vous. Vos forêts, ce furent les territoires de votre enfance et de votre adolescence. Vous les avez défrichés pour bâtir votre hutte près de Cluny. Votre village, ce fut la faculté d'Aix-en-Provence. Votre ville, ce furent Paris et le Collège de France. Et vous voici à l'Académie. Gravissons ensemble les cinq marches de cet escalier. Vous me pardonnerez, monsieur, de saisir votre vie dans un cadre chronologique, ou, comme on dit, selon la méthode "événementielle", vous qui nous avez habitués à une autre manière d'écrire l'histoire. Mais seul Duby pouvait évoquer Duby à la manière de Duby, en écrivant son autobiographie sous le nom _ singulier _ d'"ego-histoire", dans l'ouvrage collectif dont Pierre Nora a eu l'heureuse idée. Quand vous aurez découvert le portrait de vous-même que je vais m'efforcer de brosser, peut-être mesurerez-vous l'imprudence que vous avez commise en m'accordant le privilège de me choisir comme portraitiste... A vrai dire, votre "ego-histoire" comporte peu d'ego, et beaucoup de philosophie de l'histoire. Elle ne contient aucun de ces épanchements que Maupassant qualifiait de "moitrinaires". Dans les remparts qui protègent votre vie privée, vous ne laissez percer aucune brèche. Vous avertissez loyalement le lecteur : "Je ne raconte pas ma vie (...). Il est bien évident qu'ici l'essentiel est tu. Je vais parler de ma vie publique." Autrement dit, vous concédez au public ce qui est déjà public. Dans notre temps d'exhibitionnisme, on ne peut que saluer cette extrême pudeur. Du reste, la vie d'un écrivain, ce sont ses œuvres. Vous avez le droit de nous dire qu'en nous contentant de lire vos œuvres, nous en savons bien assez sur votre vie. Sans entrer dans la controverse, débattue depuis Sainte-Beuve, sur l'utilité de connaitre la vie des écrivains pour comprendre leurs œuvres, observons que nous ignorons tout de la vie d'Homère, voire de Shakespeare; quelques-uns doutent même qu'ils aient vécu. Certes. Mais s'ils avaient laissé des traces, il incomberait à l'historien de les exploiter à fond. Puiqu'il m'échoit de me faire l'historien de l'historien que vous êtes, n'avais-je pas le devoir de vous soumettre, et de soumettre quelques-uns de ceux qui vous ont bien connu, à un questionnement dru? Ne l'auriez-vous pas fait à ma place?

Souffrez, monsieur, que tout en rendant hommage à votre discrétion, je tente de passer outre. J'essaierai néanmoins de tenir compte d'une leçon que j'ai retenue, à vous lire et à vous entendre. Les moments de votre carrière ne se sont pas succédé linéairement. Ils se sont superposés en se prolongeant, pour former les degrés de votre ascension. Le professeur au Collège de France n'a pas rompu avec Aix-en-Provence; l'homme de télévision n'a pas oublié Cluny. Cet enchainement autorise à voir, dans les multiples aspects de votre vie, non pas seulement des épisodes ordonnés selon la dimension du temps, mais des facettes et des strates constitutives d'une personnalité que l'on doit s'efforcer de comprendre dans son ensemble. Je tâcherai donc d'être aussi attentif aux faits significatifs de votre vie qu'aux traits fondamentaux de votre caractère, de manière à réconcilier en vous ce qu'on appelle les événements et ce que vous appelez les structures.

Une lignée d'artisans

NOUS voici, d'abord, dans la forêt de votre enfance et de votre adolescence. une forêt sans chemin tracé. Vous affirmez que vous n'êtes pas né historien, mais que vous l'êtes devenu. "Par hasard", ajoutez-vous, avec une sorte de coquetterie. Comme on débouche tout à coup sur une clairière, au hasard d'un vagabondage à travers bois. Votre forêt est d'abord celle d'un quartier populaire de Paris, entre le canal Saint-Martin et la République, où vous naquites en 1919. Ce n'est pas une futaie royale, ce sont des taillis touffus. L'enfant éveillé regarde. Mais il n'est pas retenu par ce qu'il voit. Dans le vieux Paris de vos jeunes années, dans la cour obscure d'un immeuble triste, sans doute vous êtes-vous mis à rêver d'horizons plus campagnards : ceux que vous découvriez pendant vos vacances chez votre grand-mère, près de Bourg-en-Bresse. N'est-ce pas alors, déjà, que vous vous êtes disposé à vous pencher sur la France rurale? Puis à faire un choix de carrière surprenant, dicté par votre besoin de nature et de soleil, en préférant Aix à la Sorbonne? On dirait que vous avez gardé de votre enfance une allergie à Paris, comme si la grand-ville vous faisait peur. D'origine alsacienne et franc-comtoise du côté maternel, bressane du côté paternel, vous êtes un de ces hommes de l'Est dont Lucien Febvre, qui en était un, a si bien défini le tempérament sérieux et tenace. Une lignée d'artisans vous a transmis le respect de ce que le fils d'une rempailleuse de chaise appelait "la belle ouvrage". Votre père, d'abord sellier comme votre grand-père, puis carrossier, fut ensuite teinturier en plumes, dans ce Paris des années 20 où les plumes d'autruche ornaient robes et chapeaux. Vos outils à vous, monsieur, ce sont le stylo, les fiches, la page blanche; votre matériau, ce sont vos documents. Acharné à rassembler toute l'érudition qui charpente vos ouvrages, à lisser quatre ou cinq fois le même chapitre, vous avez transposé, de l'ordre manuel dans l'ordre intellectuel, le labeur minutieux dont vous aviez eu l'exemple sous vos yeux. Ces artisans dont vous descendez, enracinés en pleine terre mais déjà différents des paysans, intégrés dans des bourgades mais peu à l'aise avec les bourgeois établis, ne se sont jamais coupés des ouvriers, qu'ils côtoyaient non seulement dans leur travail, mais dans leurs repas. Vous aussi, vous prendrez soin de ne jamais vous couper du peuple. L'attention que vous avez portée aux conditions matérielles d'existence, aux rapports sociaux de production et aux mentalités, peut s'expliquer aussi, certes, par la formation universitaire que vous avez reçue. Mais la façon que vous avez de saisir les détails concrets, de faire vivre les hommes et les femmes que vous étudiez, ne reflète-t-elle pas la tendresse que vous gardez à ces populations de paysans et d'artisans d'autrefois, dont vous vous sentez encore si proche?

Vous avez hérité encore d'un tempérament méfiant à l'égard de tout ce qui pourrait porter atteinte à votre liberté d'agir ou de penser. Vos aïeux aspiraient à se retirer pour mener une vie qui leur garantit la maitrise totale de leur temps. Les travailleurs manuels rêvent souvent d'avancer l'âge de la retraite, pendant que les travailleurs intellectuels rêvent de le retarder. Comme votre grand-père votre père a abandonné sa profession dès qu'il l'a pu. Après avoir travaillé jusqu'à cinquante ans, il a paisiblement vécu jusqu'à plus de cent ans. (Et quand vous avez eu la tristesse de le perdre, vous avez dit à un de vos amis, qui vous cherchait une consolation dans cette étonnante longévité : "Il n'y a pas d'âge pour le chagrin." Ces origines expliquent mieux, sans doute, quel historien vous êtes devenu; mais toujours pas pourquoi vous l'êtes devenu.

Premier prix de dessin

VOS souvenirs d'enfance ne sont nullement ceux d'un historien en herbe. Quand la retraite de votre père le ramène vers sa province d'origine, il vous installe au lycée de Mâcon, à partir de 1932. Votre scolarité ne semble pas davantage déterminante. Vos palmarès confirment que votre trajectoire intellectuelle aurait aussi bien pu vous conduire à la philosophie, aux sciences politiques, ou même aux sciences expérimentales. Dans l'espace clos du lycée _ où vous étiez "externe surveillée", arrivant le matin à 7 h 30 pour ne rentrer que tard le soir, après l'étude, _ vous savouriez l'ouverture à une vie nouvelle, "aux horizons plus vastes", dites-vous. Le paradoxe n'est qu'apparent. Enfant unique, vous avez apprécié la camaraderie du lycée. Né dans un milieu modeste de culture coutumière, vous découvriez l'enthousiasme d'apprendre, grâce à de jeunes et ardents professeurs. Amoureux enfin du silence et de la solitude, vous pouviez consacrer de longues heures à la lecture. Que lisiez-vous? Des livres d'histoire? Pas particulièrement. La littérature du Moyen Age? Aucunement. Les fabliaux ne vous plaisent pas. Vous lisez tout, avec voracité, sauf précisément ce qui nous permettrait de découvrir les prémices de votre orientation. Très tôt, vous vous affirmez stendhalien. Par le style, simple, rapide, efficace. Mais peut-être aussi par une certaine idée du bonheur. Comme Fabrice, vous prenez plaisir à être enfermé : la caserne ne vous laissera pas de moins bons souvenirs que le lycée; et Cluny sera votre chartreuse. Vous lisez aussi les contemporains : Gide, Malraux, Céline, Hemingway, Faulkner, suivant les conseils de lecture que vous prodiguaient vos professeurs, hardis pour l'époque. La Nouvelle Revue française vous fascine, comme un phare de haute culture. En cet adolescent, le futur universitaire s'esquisse : le goût curieux et ouvert de l'intellectuel. Il ne reste qu'à trouver l'abri où la fonction publique permet de cultiver ce goût _ et même d'en vivre, en le communiquant. J'allais oublier de signaler que vous êtes, Monsieur, premier prix du concours général. Vous en retrouverez plusieurs dans notre Compagnie, qui ne se recrute pas exclusivement parmi les cancres. Un premier prix d'histoire, dont la fierté aurait enfin déclenché votre vocation? Nullement. De français, vous qui attachez tant d'importance au style? Que non pas. De latin, vous qui allez devenir si familier de la langue d'Eglise? Nenni. De grec, sans lequel il n'est pas de bon latiniste? Pas davantage. De mathématiques, vous qui allez annexer les statistiques et l'histoire quantitative? Encore moins. De philosophie, vous qui vous élèverez si vite au niveau de la philosophie de l'histoire? Point du tout. Un premier prix de... dessin! C'est tout un pan de votre personnalité qui se révèle déjà. Votre goût pour les beaux-arts ne s'est jamais démenti. Vous venez de nous en donner une illustration de plus en analysant les rapports de Marcel Arland et de la peinture. Ce don vous a révélé la dimension artistique de l'histoire. Il vous a fait aussi rencontrer l'art moderne, qui est resté l'une de vos passions. Masson, qui vient de disparaitre, et Soulages

sont devenus vos amis intimes. Les peintres trouvent en vous mieux qu'un interlocuteur, un amateur éclairé, puisque vous continuez à peindre pour votre plaisir _ à " barbouiller ", dites-vous. Disponible au hasard C'EST d'ailleurs à travers l'art que le Moyen Age s'est approché de vous : la récompense de votre premier prix, ce furent les trois superbes livres d'Emile Mâle sur les cathédrale. On aurait pu vous offrir une gravure ; l'université, incorrigiblement universitaire, vous offre un livre d'histoire de l'art. C'était déjà une invitation. Vous en avez reçu une autre, d'un professeur qui vous mit en garde contre la philosophie et vous orienta vers l'histoire. " Il conviendrait mieux à votre tempérament, disait-il, de vous colleter avec les choses qu'avec les mots ". En fait, vous alliez apprivoiser les mots, pour les mettre au service des choses. Hasard, néanmoins, que cette rencontre avec une discipline qui, jusque-là, ne vous avait pas attiré plus qu'une autre. Votre insistance à invoquer le hasard nous offre une piste. Le véritable historien n'est-il pas, en effet, essentiellement disponible au hasard ? Tout est bon dans le passé : rien n'est à jeter. Et il faut souvent s'en remettre au hasard du soin de faire le tri. Hasard des chantiers d'autoroute qui exhument des villas gallo-romaines ; hasard des saccages révolutionnaires ; hasard des archives perdues et retrouvées. Faire bon accueil aux propositions du hasard, ne l'avez-vous pas appris dans la forêt de votre enfance, où vous êtes resté disponible à toutes découvertes ? A vrai dire, menant mon enquête, je ne pouvais quand même me satisfaire tout-à-fait de cette succession de circonstances fortuites. Trop nombreuses, précisément, pour ne pas éveiller de l'incrédulité. Si elles se sont montrées décisives, c'est bien qu'elles ont rencontré en vous quelques prédispositions. " Pluridisciplinaire "

VOUS voici, Monsieur, au seuil de votre deuxième étage, au cours de laquelle vous allez construire votre hutte. Votre père eût-il été instituteur, il vous eût sûrement poussé vers la Khâgne _ et vous auriez rejoint le cortège des historiens _ normaliens, les Taine et Fustel de Coulanges, les Lavisse et Mathiez, les Marc Bloch et Lucien Febvre. Mais il ignorait l'existence même de cette école, et le détour vous parut presque trop ambitieux : puisque vous vous destiniez à enseigner l'histoire dans les lycées, à l'instar des jeunes professeurs qui vous avaient communiqué leur enthousiasme, le plus direct était de faire la licence et l'agrégation. Vous avez retrouvé, d'instinct et par vos propres moyens, le principal avantage de la Khâgne et de la rue d'Ulm, qui est d'avoir pratiqué dès le siècle dernier ce qu'on a baptisé pompeusement la " pluridisciplinarité ". De vous-même, et par vous-même, vous êtes devenu, depuis quarante ans, " pluridisciplinaire " comme on a dit depuis vingt ans en croyant faire une découverte. Vous avez compris que les sciences humaines se fécondaient mutuellement, et qu'on ne faisait de progrès qu'en se penchant par-dessus le mur du voisin. Vous avez assimilé les techniques de la géographie, de l'économie, de l'archéologie, de la démographie, de l'ethnologie, de la sociologie, de la psychologie collective. Vous vous êtes même familiarisé avec la psychanalyse. Bref, vous êtes devenu, au sens propre, anthropologue. A la faculté des lettres de Lyon, à partir de 1937, vous continuez à jouer au jeu de l'amour et du hasard avec l'histoire médiévale. Vous y avez la révélation, grâce à André Allix, de... la géographie, alors que vous aviez choisi de commencer par ce certificat de licence, que vous jugiez rébarbatif, de manière à vous en débarrasser dès la première année. Si vous aviez commencé par l'histoire du Moyen Age, le professeur qui sévissait cette année-là vous en eût sans doute dégoûté à jamais. Hasard, encore. Avec la géographie, cette "science de plein vent", comme vous la nommez joliment, nous approchons du but. Pour vous, comme pour Michelet, "l'histoire est d'abord toute géographie". Aviez-vous déjà lu, en première année de faculté, le Tableau de la France d'où cette phrase est extraite? En tout cas, ce n'est pas un hasard si, tout récemment,

vous venez de rééditer et de préfacer cet opuscule magistral. Vous avez situé les sociétés rurales dans l'espace, avant de les voir évoluer dans le temps. Il faut attendre votre troisième année de licence pour que vous abordiez, enfin, l'histoire médiévale, à travers l'enseignement d'un nouveau venu, Jean Déniau. Ce fut l'éblouissement. Ce professeur un peu dilettante avait été remarqué par Marc Bloch pour sa thèse sur la ville de Lyon au début du quinzième siècle. Il fit entrer ce qu'on appellera, trente ans plus tard, la "nouvelle histoire" à la faculté de Lyon _ et dans votre vie. Il vous a littéralement enlevé. Loin de la sélection par l'échec, vous avez bénéficie d'une sélection par la séduction. Vous voilà disciple enthousiaste de la prestigieuse école curieusement appelée des Annales, du nom de la revue, alors précisément qu'elle tourne le dos à l'annualité et aux annales de l'historiographie traditionnelle pour s'intéresser, à travers les diverses sciences humaines, aux mouvements de profondeur qui, en longue période, transforment les sociétés et les civilisations.

Un double bonheur

MAIS les nuages s'amoncellent. Le 9 juin 1940, vous êtes appelé sous les drapeaux. Ils sont déjà en berne : la drôle de guerre a tourné au désastre. Pour vous, comme pour beaucoup de jeunes intellectuels, ce fut une double tragédie. Tragédie du naufrage de la patrie, dans la débâcle de l'autorité publique et de la volonté nationale. Tragédie du naufrage d'un idéal, le pacifisme. Votre père avait échappé au massacre de la grande guerre en voyant mourir la plupart de ses amis. Vous-même, pacifiste par éducation et par conviction, vous aviez vu dans les accords de Munic une victoire, celle de la paix, celle des hommes de bonne volonté. Généreuse illusion, illusoire générosité... De retour à Lyon, "il faut tenter de vivre." Le plus ancien souvenir que je garde de vous, Monsieur, votre plus fidèle ami, est la révélation d'une double rencontre. Dans un amphithéâtre, il était placé derrière vous et voyait votre nuque. Près de vous, une séduisante jeune fille, ses cheveux bruns retenus par une résille. Vous preniez tous deux consciencieusement des notes. Mais de temps à autre, vous échangiez un coup d'œil ou un demi-mot. L'étudiante à la résille allait tenir dans votre existence un rôle primordial. Dans l'ordre du cœur, bien sûr, mais aussi dans l'ordre de l'esprit. Formée à la même école que vous, d'autant moins complaisante qu'elle est plus aimante, elle passera au crible de son intelligence tout ce que vous écrirez. Son regard, aussi éclairé qu'acéré, ne laissera rien échapper sous votre plume qui ne soit digne de l'exigante idée qu'elle se fait de vous. Permettez-moi de l'associer à votre triomphe. Revenons en 1942. Vous voulez vous marier; à cette époque, on ne se mariait pas sans une situation. Vous prétendez l'avoir obtenue, une fois de plus, par hasard : huit places ont été mises au concours; vous arrivez neuvième; une rallonge décidée au dernier moment vous agrège à l'Université. Cette admission en surnombre n'est évidemment qu'une sottise évitée. Le bonheur d'être reçu vous ouvre ce second bonheur : pouvoir épouser celle que vous aimez. Bonheur précieux, tonifiant, quand, autour de soi, tout parait menaçant. Les privations, rendues plus éprouvantes par l'oppression, un enseignement dénaturé puisque interdit d'esprit critique, la déroute des valeurs sur lesquelles se fondait votre vie : un sentiment d'impuissance vous a envahi. Vous vous sentiez trop éloigné de l'action violente par tempérament, trop soucieux de votre jeune foyer par sens des responsabilités, pour ne pas voir la guerre, dites-vous, comme la voyait Pavese : "Si étrange et si vaste que, sans trop de difficultés, on pouvait se mettre dans son coin et la laisser sévir."

Cela n'empêche pas les choix. Parce que vous vous entêtez à apprendre aux élèves de rhétorique ou de philosophie le doute méthodique, on vous rétrograde dans les petites classes. Et dans votre modeste logement de Lyon un résistant comme Marcel David, juif, maquisard, a rencontré, à l'heure des plus grands périls, un refuge où reprendre haleine.

Sept ans pour une thèse

DÈS la Libération, vous retrouvez vos professeurs de la faculté : André Allix, devenu recteur par décision de la Résistance, crée pour vous un poste d'assistant auprès de Jean Déniau, vous permettant ainsi de préparer à loisir votre thèse. La thèse, à cette époque, était, plus qu'aujourd'hui, une épreuve décisive : la soutenance était une manière d'adoubement par les pairs. Vous y avez consacré sept années, y travaillant comme un compagnon à son chef-d'œuvre. Sept ans à recruteron les cartulaires, les capitulaires et les obituaires, afin de reconstituer, à partir des archives éparses de Cluny, un paysage social. Vous avez fait revivre dans le Mâconnais médiéval les prêtres, les guerriers et les paysans. Faute d'argent, des bouts de papier vous servent de fiches et vous tapez vous-même avec deux doigts les quelque 1800 feuillets de ce document. Nous sommes loin de la thèse de Michelet, qui se bornait à vingt pages. Encore la vôtre est-elle une des plus maitrisées et des plus condensées de cette époque. La Société aux onzième et douzième siècles dans la région mâconnaise est en effet un monument. On y trouve rassemblés tous les acquis de la future " nouvelle histoire ". On peut déjà deviner que vous reprendrez bientôt la place, laissée vacante par la mort tragique de Marc Bloch, de chef de cette école pour le Moyen Age. Ici, vous décrivez la vie matérielle des hommes et des femmes. Là, vous mettez en lumière enchainements et évolutions lentes. Nous admirons peut-être moins le travail de... bénédictins, que, déjà, la maitrise du style. Sous la poussière des archives, c'est l'homme vivant que vous cherchez. Vous avez horreur des déballages de fiches. Vous renvoyez la masse des notes érudites en fin de volume, au lieu de l'afficher dans ces bas de page qui montent comme des lames de fond à l'assaut des hauts de page. Et c'est par le style que vous dominez pleinement votre sujet. Vous cherchez et trouvez la formule qui fait mouche. Tantôt vous déroulez, d'un bout à l'autre d'un alinéa, une longue phrase qui, par touches successives, développe toutes les nuances d'une analyse. Tantôt vous ramassez vos conclusions dans des formules lapidaires. Vous avez le sens de la cadence, qui reflète la marche du temps. Jusqu'ici, le parcours est classique. Innombrables sont les jeunes universitaires qui l'ont suivi. Beaucoup d'entre eux, après avoir achevé le monument, y ont trouvé leur tombeau. Leur diplôme de docteur a été le faire-part du décès de leur énergie spirituelle. Vous sortez del'épreuve fort jeune, frais et dispos, _ aussi curieux de tout qu'avant, aussi vigoureux au travail, aussi ardent à partager.

Au pays de Cézanne

ET vous voici, Monsieur, à votre troisième étape, la plus épanouie sans doute, la plus détendue de votre vie. Vous choisissez votre village, la faculté des lettres d'Aix-en-Provence. Un village ? Même pas. Un vieil hôtel entouré de platanes, où vous étiez, en tout et pour tout, neuf professeurs, je parle d'une époque presque aussi reculée que le Moyen Age, et qui fut celle où nous avons grandi ! Vous aviez la perspective, en patientant un peu, d'aller vous asseoir dans une chaire d'histoire médiévale, à Lyon. Mais l'occasion s'offre à vous de créer celle d'Aix. Vous décidez de ne pas la laisser échapper.

Le choix est étonnant, en termes de carrière, mais non si l'on considère votre personnalité. Vous aviez lu Giono. Vous aviez rêvé de lavande. Déjà, vous aviez passé l'été 1939 en Provence. L'année suivante, la déroute de nos armées vous avait fait échouer à Manosque. Sous le soleil du Midi, vous aviez poussé des racines adventives dans la garrigue. Il ne vous restait plus qu'à vous implanter au Tholonet, au pied de la montagne Sainte-Victoire, dans un paysage de Cézanne. Tiré de la grisaille, débarrassé des inquiétudes matérielles, maitre de vous-même, vous étiez, dites-vous, " heureux comme un roi ". Votre foyer, enrichi de trois enfants, est accueillant. Les presque vingt années que vous allez passer à Aix, avant d'être appelé un peu plus souvent à Paris, seront d'une grande fécondité. Vous donnez d'abord la pleine mesure de vos talents pédagogiques dans vos séminaires, où se développent vos recherches sur les relations de parenté, sur la nuptialité, sur le lignage. Vous articulez résolument l'histoire de la vie matérielle sur l'histoire des mentalités, dont vous rédigez le manifeste dans un article pionnier de l'Encyclopédie de la Pléiade. Vous savez communiquer vos passions. Vous en donnez une nouvelle preuve en répondant à l'appel de Marcel David. Déniau avait prédit que vous vous consacreriez au beau et que Marcel David se consacrerait au bien. Disciple de Mounier, votre ami a créé, à l'université de Strasbourg, un institut du travail pour contribuer à la formation de responsables syndicaux. Vous prenez le train pour l'aider dans son entreprise. A ces travailleurs, vous allez donner des cours du soir d'art moderne. Vous relevez ce défi: faire aimer Picasso ou Braque à des esprits qui y sont fort peu préparés.,A la lecture de vos premiers livres, l'Histoire de la civilisation française, écrite en collaboration avec Mandrou, Roland Barthes avait été frappé par "l'ouverture éthnologique" du propos. Ainsi, la "nouvelle histoire", attentive aux rythmes propres des mouvements presque insensibles qui entrainent les civilisations, sortait en 1958 du cercle restreint des spécialistes, pour faire son entrée dans le territoire de l'homme cultivé.

Un spectateur non engagé

DEPUIS lors, les études sur l'habitat, le vêtement, la nourriture, la coutume, se sont multipliées et ont vu croitre leur popularité. Le lecteur ne veut plus seulement connaitre le fil des événements mais savoir comment ses ancêtres les ont vécus. Cette soif de connaissances tournées vers le concret, vous avez contribué à l'aiguiser. Et vous l'avez largement étanchée, grâce à tous vos ouvrages, qui se sont diffusés chacun à plusieurs dizaines de milliers d'exemplaires. Vous soulignez ce que vous devez à Marx, à ses analyses sur les rapports de production et sur la lutte des classes. Pourtant, en dépit du succès que vous avez connu auprès des marxistes, vous n'avez jamais cédé à l'esprit de système ni aux excès idéologiques. L'économie n'explique pas tout ; le champ social la déborde largement. Vous utilisez les analyses de Marx mais savez vous en dégager pour construire pragmatiquement vos études. Vous attachez autant d'importance à l'influence des mentalités qu'à celles des infrastructures matérielles. Vous êtes généreux, sensible au sort des humbles ; mais vous êtes un spectateur non engagé, à la différence de Raymond Aron. Vous ne voulez être ni "à gauche" ni "de droite". Votre grande synthèse, parue en 1962, l'Economie rurale et la vie des campagnes dans l'Occident médiéval, est à la fois un aboutissement et une délivrance. De plus en plus, vous allez vous tourner vers une histoire où s'affirmera le souci d'embrasser tous les registres de la vie des hommes. Un mot me semble revenir plus qu'aucun autre sous votre plume ; un ordinateur confirmerait sans doute que c'est le mot "tout". Une phrase suffit à expliquer pourquoi: "L'histoire sociale, en fait, c'est toute l'histoire", avez-vous dit. L'histoire sociale n'est pas une tranche distincte: elle est le carrefour où se rencontrent toutes les histoires.

Dans votre domaine _ quatre ou cinq siècles d'Occident, _ votre éclectisme est boulimique, votre boulimie est méthodique. Rien n'échappe à votre regard ; vous investissez votre sujet dans sa globalité. Vous auriez pu n'être que l'historien du Mâconnais. Vous êtes devenu, par la force de vos synthèses, l'historien d'une civilisation. De livre en livre, vous avez rassemblé sous votre autorité tout le champ de la connaissance médiévale, avec la même patience que les Capétiens étendant leur pré carré. Mais vous gardez le souci de la pédagogie. Vous savez mesurer l'espace de la synthèse à la durée d'attention du public. Je n'en veux pour preuve que le livre de poche où, dans la collection Archives, vous présentez l'An 1000 _ le moment, l'idée du moment qu'en ont les contemporains, et l'idée de cette idée que l'on s'en est faite par la suite. Vous vous plaisez à ces histoires dans l'histoire. Pour la première fois, vous atteignez le grand public par une application exemplaire de votre histoire des mentalités.

Utilisation pertinente des textes, perspicacité du commentaire, remise en question des idées reçues tout, dans ce petit ouvrage stimule la réflexion. Selon votre habitude, vous concluez par un superbe raccourci : " Ici, dans la nuit, dans cette indigence tragique et dans cette sauvagerie, commencent, pour des siècles, les victoires de la pensée d'Europe. " Quelle différence, entre la fin du premier millénaire et la fin du second ! Vos n'êtes pas seul à craindre que, dans l'abondance et le confort où nous sommes, ne commencent les défaites de notre civilisation. Et de plus en plus rares sont ceux qui attendent la lumière éternelle. L'espérance semble nous avoir quittés. Dix années durant, Monsieur, vous animez à Aix une " université d'été ". Elle réunit pendant trois semaines une quarantaine d'étudiants de tous les pays méditerranéens. Cette initiative avait l'ambition de contribuer à réduire les tensions entre Israéliens et Palestiniens, Syriens et Libanais, Grecs et Turcs. Toujours votre générosité _ que j'allais qualifier d'incorrigible. Après le massacre d'athlètes israéliens à Munich, l'entreprise vous parait impossible. Aujourd'hui, on ne l'imaginerait même plus. Une nuit, le téléphone sonne. Le grand éditeur d'art Albert Skira vous mande à Genève. Il veut, non que vous écriviez une histoire de l'art de plus, mais que vous présentiez l'œuvre d'art médiévale dans la société qui l'a vue naitre. Ainsi, alliez-vous montrer avec quelle profondeur vous savez regarder l'œuvre d'art. Vous vous placez dans la lignée du Malraux de la Métamorphose des Dieux, auquel vous m'avez avoué que vous deviez beaucoup. De cette collaboration avec Skira, naitront trois œuvres en 1966 et 1967 : Fondement d'un nouvel humanisme, l'Europe des Cathédrales, Adolescence de la chrétienté occidentale. Elles seront reprises plus tard, dans une forme plus accessib le à toutes les bourses, sous le titre le Temps des Cathédrales. Mais déjà, votre village est devenu trop petit. La ville vous appelle, Monsieur, à gravir la quatrième marche de votre tribune.

Au Collège de France

VOUS avez dit, mieux que je ne saurais le faire, la dette, l'amitié, l'admiration qui vous unissaient à Fernand Braudel. Sans être son successeur direct, vous serez parmi nous son héritier. En 1970, il vous attire au Collège de France ; mais il a l'habile modestie de s'effacer, pour que son parrainage, parfois contesté, ne vous nuise pas. Vous êtes élu à la chaire d'histoire non du Moyen Age, mais " des sociétés médiévales " _ vous tenez à cette distinction. Dans la même semaine, du 1er au 14 décembre 1970, trois éclatantes leçons inaugurales retentissent dans le Collège : celle de Raymond Aron, celle de Michel Foucault, la vôtre. Quelle consécration pour les sciences humaines, qui ont paru incarner l'esprit des années 60 ! Le Collège reste de temple de la culture innovatrice. Il mérite plus que jamais la définition qu'en

donnait Renan : " La science en train de se faire. " Du pied de la montagne Saint-Victoire, vous passez au pied de la montagne Sainte-Geneviève. Non sans retourner souvent sous vos oliviers et dans vos pinèdes, où vous aimez les longues marches, nécessaires, dites-vous, à votre inspiration. Il vous faut assister à votre cours. Vous ne risquez aucunement la mésaventure bien connue d'un collègue du siècle dernier, dont les quelques auditeurs se raréfiaient au fur et à mesure de son cours, et qui, n'en apercevant finalement plus qu'un auhaut des gradins, lui demande la permission de pousuivre encore un moment : "Ne vous faites pas de souci, lui répond cet auditeur persévérant, je suis payé à l'heure, je suis votre cocher." L'affluence à votre cours rappelle plutôt celle qui se pressait pour entendre Bergson. Mais les temps ont changé : on ne voit plus les dames de la bonne société arriver au dernier moment pour prendre la place que leur valet de chambre a occupée longtemps à l'avance. Chacun, aujourd'hui, ne peut compter que sur soi-même. Une heure avant le début du cours, la salle principale s'emplit. Ensuite, une salle voisine, reliée par circuit audiovisuel. Pour ceux qui n'arrivent qu'avec un quart d'heure d'avance, il ne reste plus de places que sur la moquette et jusque sur les marches de la chaire, qui sont prises d'assaut. A l'heure juste, vous faites votre entrée. La salle applaudit. Sur les genoux des auditeurs, les stylos se mettent en marche. Les magnétophones de poche aussi et l'on m'assure qu'ils servent à un "piratage" de vos cours au profit des universités de certains pays méditerranéens. Le maitre parle. On l'écoute dans un silence absolu. Valéry, qui enseigna dans la même salle, gémissait : "Une salle pleine d'on ne sait qui, c'est très fatigant." Mais vous n'avez l'air nullement fatigué. Certains, et surtout certaines, restent bouche bée, comme en extase.

Si fervents que soient vos auditeurs, c'est pourtant le prodige du petit écran qui seul permettra de multiplier soudain leur nombre par dix mille. La maitrise que vous avez affirmée dans les trois albums Skira est si éclatante que Roger Stéphane a l'idée d'en faire profiter la foule immense et secrète des téléspectateurs. Ce projet donnera lieu à une série, le Temps des cathédrales. C'est pour votre œuvre une nouvelle dimension. Vous indiquez les lieux, les monuments à filmer. Vous improvisez votre commentaire, pour lui garder toute sa vie. Une fois retranscrit, il fournira, pratiquement sans retouche, une troisième version de la même œuvre, éditée sous un nouveau titre, l'Europe au Moyen Age. La projection de ces neuf films vous offre trois millions de fidèles. L'universitaire, dont les travaux n'étaient connus que d'une élite, fut, d'un esul coup, "médiatisé". (Nous ne nous sommes pas encore prononcés sur la validité de ce mot, n'étant encore qu'à la lettre j; vous arrivez largement à temps pour nous aider à trancher.) Probablement, la signification de votre message est-elle différente selon les types du public. Les érudits qui suivent votre séminaire attendent des voies nouvelles pour leurs recherches. Le public cultivé qui se presse au cours magistral attend un supplément suggestif de culture. Le vaste public qui vous a écouté à la télévision attend une perspective qui recule ses horizons. C'est là ce qui fait la force de votre œuvre. Tous y trouvent leur compte. Vous avez l'art de plaire aux amateurs, sans décevoir les spécialistes.

Jeanne d'Arc ou la fois des campagnes

DANS ces années-là, l'histoire dite "nouvelle" a fait sa grande percée. Votre effort individuel, à la fois, est porté par la vague qui a conquis le grand public, et à son tour la pousse plus loin encore. A travers vous, c'est le prestige de la "nouvelle histoire" qui est reconnu.

La thèse ne vous avait pas épuisé. La " médiatisation " ne vous a pas gâché. Vous glissez, habile homme, entre les pièges. A partir de 1973, année où vous publiez trois livres différents, Guerriers et paysans, le Dimanche de Bouvines et les Procès de Jeanne d'Arc, votre production semble s'accélérer. Comme si, après une longue maturation au soleil de la Provence, pendant laquelle vous n'aviez livré que quelques gros ouvrages, vous multipliez les angles d'attaque, pour cerner au plus près les sociétés médiévales. Mme Duby a écrit avec vous _ à moins que vous n'ayez écrit avec elle _ une présentation des procès de Jeanne d'Arc : vos commentaires communs montrent bien comment _ après la rationalisation du dogme poursuivie par les docteurs au treizième siècle _ avec Jeanne, ose enfin s'exprimer la foi des campagnes ; c'est le peuple qui prend la parole. Que doit cet ouvrage à Georges ? Que doit-il a Andrée ? Allons chercher dans votre plus récent ouvrage le chapitre que vous consacrez à la Pucelle : " Dissipant la désespérance, écrivez-vous, le miracle avait renversé le cours de choses humaines, enclenché un mouvement de profondeur que le supplice ne parvint pas à contenir et qui, en quelques années, aboutit à libérer de l'occupant tout le royaume. " C'est, sous votre seule signature, exactement la même pensée que celle que vous aviez signée à deux quinze ans plus tôt. On chercherait en vain à vous dissocier, ou de votre épouse, ou de vous-même. On relève entre ces deux livres une absolue continuité. Cette continuité, on la retrouve dans la plupart de vos ouvrages. Vous estimez à juste titre qu'il vaut mieux se répéter que se contredire. Bergson disait qu'un philosophe digne de ce nom n'a jamais dit qu'une seule chose. Pourquoi ne serait-ce pas vrai aussi de l'historien, surtout lorsqu'il est fidèle à une même époque ? Et vous l'art, tout en utilisant la même grille, de renouveler chaque fois l'expression de vos thèmes. Je me défends, monsieur, d'essayer de saisir où vous vous situez face au christianisme. Du moins n'êtes-vous pas du côté des " rationalistes ", qui ricanent avec Voltaire sur le pucelage de Jeanne. Vous n'avez pas non plus la foi de votre mère, que vous qualifiez de " religion mérovingienne ". (Dans la bouche d'un médiéviste, ce mot ne saurait être péjoratif.) Vous ressentez en tout cas quelque chose qui s'approche de la foi et qui est le sens du sacré. Comment pourrait-on, d'ailleurs, comprendre le Moyen Age comme vous le faites sans participer à son obsession du divin ? Rechercher la compagnie des saints et des preux, sans être éclaboussé de lumière ?

L'histoire de l'histoire

LE Dimanche de Bouvines, ce fut d'abord l'histoire d'un mythe _ le mythe fondateur de la France. Vous annexez à la grande histoire, l'histoire de la France. Vous annexez à la grande histoire, l'histoire de l'histoire. Mais aussi, votre Bouvines, c'est le désir de réfuter une idée reçue : que la " nouvelle histoire " méprisait les événements et particulièrement les batailles. Cette idée, vous aviez, il faut bien le reconnaitre, n peu contribué à la propager. Marignan 1515, l'a-t-on raillé, ce symbole ! En tout cas, si cette idée était courante avant cet ouvrage, après lui, elle ne pouvait plus être accréditée. Vous faites la preuve que l'histoire de Marc Bloch, de Lucien Febvre et de Fernand Braudel _ la vôtre _ ne refuse pas les événements. Elle refuse seulement de s'y réduire. Et elle sait les approfondir. Vous êtes d'ailleurs parfaitement conscient, comme l'était Braudel, des excès coupables auxquels on s'est livré dans l'enseignement secondaire, et même primaire, au nom de la " nouvelle histoire ". On y a commis, en singeant des recherches bonnes pour l'enseignement supérieur, l'erreur impardonnable de refuser aux jeunes de solides cadres chronologiques ; de même qu'on leur refuse souvent, par une absurde faiblesse qui se fait passer pour un respect de leur liberté, la chance d'encadrer leur propre vie par des solides principes. Les années 70 sont aussi celles

des Histoires de la France rurale, de la France urbaine et de la Vie privée, dont vous assumez la direction en vous réservant la période médiévale. Vous insistez sur le fait que vous vous êtes contenté d'exécuter des commandes qu'on vous avait passées. on dirait que vous voulez vous faire pardonner d'avoir commis tous ces beaux livres. Le seul, avec votre thèse, que vous reconnaissez avoir voulu par vous-même est les Trois ordres ou l'imaginaire du féodalisme. Vous y ouvrez la voie d'une étude comparée des schémas de pensée, à partir de l'idée, adminse depuis Marc Bloch, que la société médiévale était divisée depuis le dixième siècle en trois ordres : prêtres, guerriers, paysans ; ceux qui prient, ceux qui se battent et ceux qui travaillent. Ces trois fonctions, chères à Georges Dumézil, sont déjà présentées, notamment par Adalbéron au début du onzième siècle, comme nécessaires et voulues par Dieu. En fait, vous avez montré que, sous l'emprise de Cluny et du monachisme, la distinction opératoire au onzième et au douzième siècle était plutôt entre les moines, les clercs séculiers, et les laics, par ordre décroissant de pureté. Les trois ordres ne ressurgiront qu'avec l'affermissement du pouvoir royal, à la fin du douzième siècle.

Cette enquête minutieuse vous a amené, non seulement à remettre en question les suggestions de Marc Bloch, mais à rejoindre le sillon creusé par Georges Dumézil. Vous montrez clairement que ce schéma idéologique mettait en jeu les rapports de forces entre les deux catégories dominantes _ les évêques cherchant à imposer aux Chevaliers la paix ce Dieu _ et servait à repousser la bourgeoisie hors de la noblesse, malgré son ascension matérielle. L'histoire de la Vie privée, dont Philippe Ariès avait eu le premier l'idée, nous a prouvé que la démarche historique a beaucoup à nous apprendre sur nous-mêmes, en se penchant sur nos comportements intimes. Et lorsque vous avez publié le Chevalier, la Femme et le Prêtre, il n'était pas évident que votre méthode vous permettrait de dégager un enseignement aussi neuf : vous avez révélé à beaucoup d'entre nous que le mariage n'est devenu un sacrement de l'Eglise que très tardivement _ après bien des péripéties morales, religieuses, sociales et même politiques, puisque la révolution féodale est, autant qu'un effet des transformations économiques, le fruit d'une mutation du système de parenté.

Guillaume le Maréchal est, jusqu'à présent, votre seule biographie. Vous possédez si bien désormais votre Moyen Age, que vous pouvez l'incarner tout entier dans un visage. Cet inconnu de l'histoire, célèbre en son temps et bien connu des Anglais d'aujourd'hui, est sorti grâce à vous du purgatoire de l'oubli français. Témoin exceptionnel de la société médiévale, par sa fidélité aux valeurs de la chevalerie, Guillaume est déjà, à son époque, une espèce en voie de disparition. Sur un témoignage du temps _ celui d'un poète _ vous nous donnez un témoignage d'aujourd'hui _ le vôtre. Vous employez de plus en plus souvent la première personne, car vous cherchez moins à établir des faits ponctuels, qu'à proposer une interprétation personnelle : " Nul portrait si exact, si conforme au modèle, écrivait Michelet, que l'artiste n'y mette un peu de lui. " Dans ces derniers livres, vous dominez de si haut l'ensemble de votre documentation que, malgré les lacunes de vos sources, vous donnez le sentiment que la découverte de nouvelles archives ne nous apprendrait rien de plus. Époque de maitrise. On vient vous voir, quelquefois de loin. Vous dialoguez, avec Lardeau par exemple, devant qui vous exposez la plénitude modeste d'un historien heureux.

Un nouveau défi

ET vous voilà maintenant parvenu, Monsieur, à une cinquième étape. Votre élection à l'Académie suit de près votre accession à la présidence de la Société d'édition de programmes de télévision _ dont on a fait, par calembour, un sigle, la Sept _ et précède la publication de votre volume, le premier, de cette vaste Histoire de France qui sera une histoire de l'Etat français. On vous a promu défenseur, sur les étranges lucarnes, de la culture française, pour lutter contre l'envahissement de la vulgarité, de la médiocrité, de l'insignifiance. Cette responsabilité, vous l'avez acceptée comme un nouveau défi. Vous exercez un pouvoir. Ambition ? Peut-être, mais alors, ambition d'accomplir l'œuvre que vous devez aux autres. Cette ambition ne fait qu'un avec votre générosité foncière, votre volonté de partager les vraies richesses qui sont en vous. Des esprits malicieux pourraient observer que, malgré votre application à préserver votre liberté, vous n'êtes pas de ceux qui se reposent sur leurs lauriers. Vous n'êtes vraiment pas fidèle à la tradition de la retraite précoce, que votre grand-père et votre père avaient instituée dans votre lignage _ comme vous diriez. Y a-t-il un travail qui vous rebute ? Un livre d'histoire que vous ne préfaciez pas ? Un ouvrage collectif que vous ne dirigiez pas ? Une collection nouvelle que vous ne lanciez pas ? Comment préserver un espace de liberté pour lire, peindre, recevoir vos amis, mener une vie de culture et de loisir au sens noble de l'otium latin ? Cela suppose en tout cas une faculté de concentration exceptionnelle. C'est ce que vous appelez plaisamment : " une faible capacité de travail, trois heures par jour au maximum ". En réalité, c'est au prix de cette concentration du temps consacré à l'écriture, qui est aussi une concentration sur vous-même ; c'est au prix encore d'une organisation redoutable, d'une vigilance à vous protéger des fâcheux, ces assassins de la création_ que vous pouvez, comme vos ancêtres artisans, conserver une large disponibilité d'esprit et ne pas vous laisser absorber totalement par le travail. Heureux écrivain, qui ne travaillez jamais le soir, tandis que d'autres, qui voudraient bien en faire autant, ne peuvent travailler que le soir ! On dirait que tout doit être marqué du sceau quasi régalien de votre approbation. On aurait même envie de parler de mandarinat, et de trouver que, décidément, mai 68 est bien loin. Vous ne dispensez pas les postes et les prébendes. Vous ne réglez pas les carrières. Mais voilà, vous êtes toujours volontaire pour servir le Moyen Age, et comme vous le servez bien, on vous désigne toujours. Il n'y a pas d'excuses à chercher à l'exercice de votre magistère. Souhaitons à notre pays beaucoup de mandarins comme vous. Vous ne pouvez vous dérober au rôle directeur que l'on attend de vous. C'est ainsi que j'interprète votre dernier livre, le 1er tome de l'Histoire de France. Imposant, somptueusement illustré, c'est une somme sur cinq siècles. A l'économique, au social, au mental, à l'artistique, vous ajoutez une dimension supplémentaire : celle du politique. Plus rien ne vous échappe désormais. On a présenté cet ouvrage comme un retour à l'histoire traditionnelle. Certes, le politique avait été, depuis un demi-siècle, négligé au profit du social, l'événement au profit de la structure. Pourtant, vous restez fidèle à votre approche : entrevoir ces temps lointains par les yeux des autres. C'est de l'histoire des mentalités appliquée au politique. La lumière est la même, si l'éclairage est différent. Vous réconciliez le grand public avec l'histoire universitaire. Et sur le sujet le plus unificateur qui soit : l'émergence de l'Etat dans la nation française. Comment ne pas penser que votre réception en ce lieu vient s'inscrire dans cette logique ?

Mille ans après Hugues Capet

DANS les Lieux de mémoire, Marc Fumaroli écrit que la création de l'Académie avait fixé " les rites de passage de la vocation littéraire à la reconnaissance d'utilité publique et à l'entrée dans une sorte de Panthéon national ". La formule vous va particulièrement bien. Vous voici, Monsieur, reconnu d'utilité publique. L'Académie est le couronnement naturel de votre carrière. Exactement mille ans après que Hugues Capet fut élu roi de France, vous fûtes élu à l'Académie française : les historiens de demain retiendront peut-être ce nouveau clin d'œil du hasard, ou de la nécessité, en tout cas du destin. Vous retrouverez ici plusieurs collègues du Collège de France ; ils avaient eux-mêmes mis leurs pas dans ceux d'une longue cohorte qui avait déjà uni les deux plus anciennes institutions où s'épanouit la culture de notre pays : le Collège, comme notre compagnie mais avec un siècle d'avance, à traversé, depuis l'ancienne monarchie, seize régimes constitutionnels, en attendant peut-être le dix-septième. Cela ne signifie pas que le Collège soit une école préparatoire à l'Académie. Notre compagnie n'a jamais recherché les spécialistes, si éclatante que fût leur valeur scientifique. Quand elle doit choisir entre un savant et ce qu'on appelait au grand siècle un " honnête homme ", elle préférera toujours l'honnête homme. Mais le savant qui est en même temps honnête homme, le savant qui surplombe sa spécialité, soucieux de large culture et de beau langage, n'est heureusement pas une espèce disparue. Vous en portez témoignage.

L'alchimie du verbe maitrisé

DU pouvoir d'évocation que vous confèrent vos dons littéraires, nous venons encore d'avoir la preuve à l'instant, lorsque vous avez ressuscité parmi nous la figure de Marcel Arland. Ce qui restera peut-être comme le plus précieux de ses talents, ce fut la recherche du talent des autres. Sa contribution au succès de la NRF et à la qualité des livres édités rue Sébastien-Bottin est à la fois immense et discrète. Presque secrète. Il acceptait de perdre son temps, à lire des masses de manuscrits sans valeur et à recevoir des jeunes gens mal dégrossis. Il les humait, comme une abeille hume le pollen. J'en connais au moins un, dont il fit publier dans une collection célèbre un essai écrit à vingt ans, et qui a noué alors avec lui des liens fidèles. Ses dernières volontés prescrivaient que les honneurs funèbres lui fussent rendus dans l'intimité de sa campagne gâtinaise. De cette compagnie, nous n'étions donc que deux à lui faire escorte, parmi une vingtaine de proches ou de villageois. Sur les branches jaunissantes, se posaient quelques oiseaux attardés. Ce grand anxieux s'endormait dans la douceur d'un jour inoubliable. Que restera-t-il de son œuvre ? Il fut l'un des auteurs les plus achevés de notre siècle. Chez lui, la recherche de l'expression juste, l'économie de l'écriture étaient une façon d'apaiser son angoisse, de conjurer l'amère vision d'un monde sans espoir. Vous avez rendu à Marcel Arland l'hommage du styliste que vous êtes, au styliste qu'il fut. Car, vous aussi, savez marier la force d'expression à la sobriété. Vous aussi, vous employez les mots dans leur mesure exacte et leur exacte pesanteur. Vous aussi, vous préférez l'intensité à la profusion. N'est-ce pas là le secret que je cherchais ? N'est-ce pas là le fil d'Ariane que nous avons entrevu à chaque étape de votre itinéraire ? Si votre œuvre rayonne autant, si vous avez hissé à une telle hauteur les apports croisés des sciences humaines, si votre érudition, que vous partagez avec la communauté historienne, vous l'avez transfigurée, c'est que vous faites subir à votre savoir l'alchimie d'une exceptionnelle maitrise du verbe.

Votre résurrection du passé est neuve, parce qu'elle se fait, chez vous, comme la création des personnages chez le romancier. Vous faites sentir, vous faites aimer les choses et les gens dont vous parlez. En vous, la connaissance devient poésie. Vous avez traité votre discipline comme un art _ et par un art: l'usage talentueux de la langue française. L'histoire universitaire avait déserté la littérature pour rejoindre la science. Votre principal mérite, c'est de l'avoir ramenée dans notre littérature, sans qu'elle perde rien de ce que la science lui a apporté. En votre œuvre, le style est indissociable du travail de recherche. C'est beaucoup mieux qu'un art de la présentation des faits, de l'ordonnancement des idées, de la clarté des démonstrations. Par la magie des mots, savoureux, terrestres, charnels, par la cadence de vos périodes, vous recréez pour vos contemporains un monde aboli de références, de désirs, d'imaginations. Simultanément, vous nous montrez la distance qui nous sépare du Moyen Age pour nous éviter les pièges de l'anachronisme ; et vous nous faites remonter le temps, pour nous immerger dans une société dont les comportements et les mentalités nous apparaissent étonnamment familiers ; une société d'hommes et de femmes aussi vivants, aussi présents, que nous, qui sommes ici ensemble. A un grand lecteur, qui sut être, dans plusieurs de ses livres, un grand écrivain, succède un grand professeur, sous lequel le public a vite senti percer un grand écrivain. C'est l'écrivain, c'est l'artiste, c'est l'homme de communication, autant que le chercheur et l'érudit que nous accueillons aujourd'hui. Dans notre auberge d'éphémère immortalité, soyez, Monsieur, le bienvenu.

Georges Duby

Le Monde, 26 janvier 1993

Georges Duby, soixante-treize ans, est le représentant le plus éminent de la troisième génération de l'école des " Annales ", celle qui, sous la férule de Fernand Braudel, devait dans les années 60 imposer dans les milieux scientifiques, mais aussi dans un public plus large, la Nouvelle Histoire. Médiéviste, auteur de vastes synthèses sur l'Économie rurale et la vie des campagnes dans l'Occident médiéval ou sur le Temps des cathédrales, Duby s'intéresse autant à l'histoire des civilisations qu'à celle de l'art, de la vie sociale ou des mentalités. Homme de communication, soucieux de faire partager ses découvertes, il dirige de nombreuses collections, anime des équipes, comme celles qui ont rédigé l'Histoire de la vie privée ou l'Histoire des femmes, travaille pour la télévision. Professeur au Collège de France depuis 1970, membre de l'Académie française depuis 1987, Georges Duby est également président du conseil de surveillance de la SEPT.

Georges Duby l'histoire et le style

Par PHILIPPE-JEAN CATINCHI, 7 juillet 1995

On le dit très médiatique, Georges Duby grand médiéviste, professeur au Collège de France, académicien français depuis 1987, homme de télévision , avec ce que cela suppose de désapprobation lorsqu'on parle d'un intellectuel ou d'un savant. Est-ce cette réputation qui lui donne une sorte de réserve, derrière son affabilité et son impeccable courtoisie ? Est-il étonné que, si on l'a vraiment lu, on souhaite le rencontrer ailleurs que dans son œuvre ?

Peut-être. Pourtant, Georges Duby doit bien savoir qu'il n'est pas tout à fait « un historien comme les autres ». S'il est sorti des cercles très fermés des médiévistes pour devenir un intellectuel en vue, c'est grâce à ses ouvrages, bien sûr, mais aussi à sa volonté d'être ce pédagogue inspiré, utilisant depuis plus de vingt ans tous les canaux de diffusion du savoir : radio, télévision, cassettes vidéo...

Ce qui était pour ses pairs « révolutionnaire », voire sacrilège, lui paraît simplement logique : « J'ai toujours pensé que notre mission, à nous enseignants, était évidemment une mission de formation, mais tout autant une mission de transmission : communiquer le plus largement possible ce que nous savons à un public ; c'est d'ailleurs pour cela que j'ai accepté de consacrer une partie de mon temps à La Sept. » Un professeur au Collège de France engagé dans le projet d'une chaîne de télévision, même culturelle, voilà qui sort du commun. Mais qui n'a pas étonné les téléspectateurs ayant revisité Le Temps des cathédrales au côté de ce guide exceptionnel, dont ils n'oublieront pas le regard bleu, lumineux, passionné, n'auront pu que s'en féliciter. Avec lui, le patrimoine artistique de l'Occident redevient en un instant un grand livre d'images aux vignettes somptueuses comme des enluminures, si sages qu'on les pressent immuables tels les rais d'or des cloîtres cisterciens. C'est ainsi qu'il ressuscita aussi naguère, sur les ondes de France-Culture, la figure d'un preux anglais, Guillaume le Maréchal, moins en biographe qu'en metteur en scène puisque c'est l'idée même de la chevalerie idéale qui prenait vie par sa voix.

Une voix grave et posée, cherchant le mot juste, le cernant au plus près. Rigueur et scrupule certes, mais, au-delà des règles de l'art, plaisir de gourmet. Car hors écran, hors audience à séduire, en démiurge inspiré déchiffrant et commentant les sources, il reste de Georges Duby le plus subtil, le plus caché, et peut-être ce à quoi il tient secrètement le plus : un style. Un art d'artisan qui choisit les textes, les travaille, patient, jusqu'à les assouplir, tel un peaussier minutieux, pour qu'ils retrouvent chaleur et âme. A soixante-quinze ans, l'historien se veut aussi résolument écrivain. Commentant la sortie du premier volet de son triptyque sur les dames de l'âge féodal (1), Georges Duby dit quel prix « extrême » il attache « à la qualité de l'écriture » : « Je pense que ce livre pourrait tout à fait se trouver chez les libraires sur le rayon de littérature ; je voudrais qu'on ne le sente pas seulement comme un livre d'histoire, mais aussi comme un essai littéraire. »

Quand il parle de son plaisir d'écrire, son verbe se libère comme l'a fait son style, qui a varié, lentement, presque insensiblement, mais sans appel, tout au long de son parcours intellectuel. Que l'on démonte précisément les phases successives d'une écriture toujours plus affranchie du modèle archétypal surprend tout de même l'historien qu'il demeure, mais il semble se résoudre avec une distance amusée à voir d'autres chercheurs savoureuse inversion des rôles prendre son écriture comme sujet d'étude. « Oui, j'emploie un langage qui n'est pas tout à fait celui que l'on entend dans les colloques scientifiques fermés, reconnaît-il, pour que ceux qui ne sont pas historiens de profession puissent nous lire avec intérêt. » Désir pédagogique. Vertu civique. Mais bonheur personnel aussi. Exit donc le ton mesuré et pâlement neutre qui autrefois prévalait dans le discours historique. Désormais, les licences se précisent, les images se cisèlent, la période de la phrase se singularise, et l'écriture de Georges Duby rejoint la magie de son discours : une parole qui s'enflamme volontiers pour faire vivre son actuel objet d'étude, ces femmes au profil perdu, continent enfoui dans l'obscurité des sources, ces aïeules retrouvées dans les éloges généalogiques qui fournissent la

documentation du deuxième volet des Dames du XIIe siècle, annoncé pour la mi-octobre. Duby évoque magnifiquement ces femmes dont « l'image flotte, impalpable, dans la tête des hommes, et notamment de ces hommes d'église qui écrivent », ces filles à marier, enjeu d'un troc conjugal que leurs pères « lancent comme des graines dans les maisons des adversaires pour s'y implanter », ces héroïnes aussi « on rêve d'autant plus à Iseut, Aliénor, qu'il y a cette singulière extrême discrétion de Chrétien de Troyes et des autres lorsqu'ils parlent de l'amour physique ; ces femmes sont là comme des pièges ».

Avec Georges Duby, l'histoire n'est pas prudence, elle est passion. On sent sa profonde sympathie pour ces femmes, ces « pièges ». En aura-t-on un jour fini avec ce terrible dilemme qui somme les femmes soit de se soumettre à un schéma qui les intègre en les assujettissant, soit d'encourir une marginalisation terrible ? Georges Duby en soupire, se référant à la si troublante duchesse d'Aquitaine : « Aliénor, je la plains... » Comme il faut peut-être plaindre au risque de les irriter ces femmes contemporaines qui « parviennent peu à peu à la parité dans la vie publique en Occident mais perdent du terrain dans la vie privée », partagées entre l'accomplissement personnel et la réussite professionnelle. Est-on si sûr que la femme d'autrefois n'était pas « plus heureuse dans son intérieur » ? « Elle a un espace qui lui est propre et où elle est vraiment maîtresse. »

La solidarité « Il y avait alors dans la conscience humaine le sentiment que la fraternité était quelque chose de nécessaire » et l'espérance « Le millénarisme annonce, plus encore que le Jugement dernier, le retour du Christ donc l'avènement d'un monde merveilleux, « les lendemains qui chantent » en quelque sorte » : voilà bien deux notions qui manquent terriblement aujourd'hui, signe de la faillite de notre foi en l'avenir. Cette perte, vrai péril civique, Georges Duby entend la conjurer en expliquant le passé, en traçant des parallèles, en retrouvant des échos, des filiations (2). On peut voir dans la reversion des taxes seigneuriales en cas de disette une sorte de première « sécurité sociale », comme on peut retrouver en Coluche et ses Restos du cœur l'image contemporaine des confréries charitables du XIIIe siècle, lorsque la ville devint ce lieu où la pauvreté s'aggrava en misère. Depuis, le réflexe semble s'être perdu, « contenu dans des cloisons culturelles et sociales difficiles à abattre ».

Ces anachronismes ont une unique fonction : toucher au plus juste, parler clair, établir cette communication nécessaire pour « donner du cœur aux gens » en ces temps d'alarme et de doute. Ce « cœur », ce courage, sont la raison même de l'école du « citoyen raisonnable » dont Georges Duby se fait le champion. « Notre rôle est d'amener nos contemporains à voir les choses de manière plus distanciée, c'est-à-dire de les libérer d'une partie de leur propre angoisse, de les sortir du désarroi où ils se trouvent. » Cette angoisse, peut-être née de la disparition des utopies, si essentielles dans l'imaginaire médiéval, est sans doute l'une des sources de la « persistante fièvre commémorative » qui saisit la France et que Georges Duby regarde avec un certain scepticisme. S'il admet qu'« une société inquiète se tourne résolument vers sa mémoire » pour y chercher un « moyen de reprendre confiance », ce symptôme le laisse cependant perplexe : « Une société qui cherche des assises et se réconforte en s'abîmant dans son passé a finalement peur d'elle-même. Qui peut garantir que la célébration des grands hommes soit reçue comme il convient ? ». A savoir un exercice de réflexion, une leçon d'avenir aussi, « en aucun cas ce repli frileux qu'on pressent souvent ».

A l'heure où les tensions religieuses déchirent les Balkans comme elles secouent le Moyen-Orient, Georges Duby se devait pourtant de présider, comme il vient de le faire du 23 au 25 juin, la commémoration du concile de Clermont et de l'appel à la croisade qu'y lança Urbain II en 1095 (3). « Epopée certes, mais abominable », la « guerre sainte » n'est pas seulement objet d'analyse ou de célébration. Elle touche de près cette société de la fin du XXe siècle travaillée par l'exclusion, fruit de la pauvreté et du racisme. Ayant observé les codes en vigueur dans certains espaces musulmans et attentif aux tensions qui agitent les banlieues, Georges Duby se souvient des « bandes turbulentes du monde féodal » et se laisse aller à d'étonnantes intuitions pour inventer une réponse à ce problème majeur. « Dans un monde où la première quête est celle de l'identité, trouver sa place, savoir qui l'on est », il propose que l'on regarde la réalité du Moyen Age telle que la décrit un autre médiéviste, Jacques Rossiaud : « Le pouvoir accordait à ces associations de jeunesse suffisamment d'autonomie pour qu'elles puissent croire qu'elles étaient subversives. » Cette forme de « liberté surveillée pourrait, peut-être, mieux assumée, donner à ces bandes une structure vraie, contrôlable, en les institutionnalisant, qui sait ? »... Les ministres devraient peut-être chercher le conseil des historiens. Ou du moins les lire.

Mais on ne demandera pas à Georges Duby de se prononcer sur le savoir des hommes politiques des années 90. « Occuper le devant de la scène » n'est plus son propos, s'il l'a jamais été. Pour être utile à ses contemporains son désir permanent, affirmé , il croit plus que jamais au pouvoir de l'écrit. Et son style ne s'interdit ni le lyrisme ni l'ironie malicieuse. Un écrivain nommé Georges Duby ? La formule n'a plus rien d'une erreur ou d'un paradoxe. Elle signale une volonté à l'œuvre, en un hommage à la pérennité de l'art. Voilà un pari littéraire rare, mais qui sied merveilleusement à ce médiéviste si contemporain.

PHILIPPE-JEAN CATINCHI

Du bon usage des femmes

Par PHILIPPE-JEAN CATINCHI, LM, 1 décembre 1995

Dans sa leçon inaugurale au Collège de France, le 4 décembre 1970, Georges Duby militait pour une histoire sociale majeure et indépendante (« Il faut partir de l'idée que l'homme en société constitue l'objet final de la recherche historique », qu'elle cesse « de se sentir la suivante d'une histoire de la civilisation matérielle (...), du pouvoir (...), des mentalités »). Une histoire à « édifier », en dégageant l'« étroite cohérence [qui] réunit en une véritable structure » perceptions et savoirs, réactions affectives et rites collectifs colorant les désirs et les actions des hommes. Vingt-cinq ans plus tard, Georges Duby parachève son projet et le deuxième volet du triptyque entrepris au printemps (1) confirme la cohérence du propos. Quel meilleur angle d'attaque pour traquer les rêves et les fantasmes, les convenances et les normes sociales que la recherche du profil perdu des femmes médiévales ? Après le volume introductif qui parcourait la galerie des grandes figures, réelles ou littéraires, des dames du XIIe siècle, Duby reprend l'enquête à travers les cantilènes des jongleurs et les chansons de geste, « gerbe d'épopées dont les séquences se transmettaient de bouche en bouche ». « COMME DES REMPARTS » Bientôt, cette mémoire nobiliaire, en réserve, appelle une autre stratégie, plus matérielle, pour conserver durablement le souvenir des ancêtres face à l'hégémonie culturelle des monastères. D'où l'essor, dès le XIIe siècle, dans le nord de la France, de ces gestes

généalogiques « monuments littéraires bâtis comme des remparts » commandées à des clercs qu'on s'attache pour les contrôler. Ce genre nouveau intéresse les historiens, lorsqu'il commémore le parcours dynastique des comtes de Flandre ou des ducs normands, barbares soucieux d'établir avec gloire leur promotion en héros de la civilisation chrétienne. Sa triple fonction, morale (stigmatiser les défauts et célébrer les vertus des aïeux), stratégique (protéger la nation en lui donnant une existence), et familiale (exalter les lignées paternelle et maternelle du commanditaire), garantit la richesse de l'enquête. On y lit, bien sûr, la place des défunts dans un monde qui les considère comme encore vivants, présents par les signes multiples qu'ils envoient. Pour conjurer la peur qu'ils ne manquent pas de provoquer, on les « évoque », c'est-à-dire qu'on les fait revenir, projets de contrôle et de révérence mêlés. Point d'ancrage des légitimités, l'origine familiale est un trésor fragile que les épitaphes ne parviennent plus à préserver face à la restauration de l'autorité de l'Etat. Dire ses morts devient, dès lors, un acte défensif, une priorité impérieuse. Et de ce débat, qui ne reconnaît que les partages entre hommes, émerge, souvent anonyme encore mais désormais « utile », la figure de la dame. La mort et ses rituels la qualifiaient déjà dans un monde violent, qui la considère, par ailleurs, comme un objet que les mâles se partagent pour en jouir. Ordonnatrice des commémorations, elle clame le deuil, qu'elle est chargée de rendre ostensible. Que la femme ait partie liée avec la vie, en charge des nouveau-nés et des défunts, cela n'a rien de très neuf et, de fait, les textes n'évoquent cette charge ancestrale que fortuitement , mais qu'elle joue un rôle par sa fonction maternelle dans la transmission du pouvoir et dans l'élaboration des mémoires nobiliaires est bien plus original.

SPERME FÉMININ

Qui sont-elles ces dames qui échappent à la grisaille des mémoires évanouies ? Le plus souvent, des femmes mieux nées que ceux qu'on leur destine. Les maris jouent leur promotion sociale dans ces épousailles qui fixent les fidélités vassaliques et entent la turbulente virilité des cadets sur la souche terrienne, gage concret de la transmission des vertus et des biens. Cette sédentarisation dont rêvent les chevaliers sans fief fait la fortune des tournois, lieu des prouesses excessives. Ces affrontements sauvages où se libèrent l'agressivité des héritiers, impatients de remplacer leur père, et la frustration des cadets, condamnés au célibat pour préserver les équilibres claniques, Georges Duby les voit comme des « foires ». Foires aux champions et foire aux femmes, qu'on maquillera de courtoisie pour désamorcer la sourde hostilité de l'Eglise envers ces pratiques « exécrables ». Encore un retour très « politique » des femmes sur le devant de la scène. Egérie affichée du nouveau discours de civilité, la dame n'est sûrement nommée que lorsque c'est d'elle qu'on tient le pouvoir. Elle n'est donc pas qu'un simple réceptacle de la semence virile. L'époque lui attribue un rôle équivalent à l'homme dans la conception. On croit alors à l'existence d'un sperme féminin par lequel s'opère l'héritage des vertus et du renom. Le sang maternel a un prix, seul capable de sortir la femme de l'ordinaire condition qui lui est faite : « Corps donné, pris, mis en réserve pour la qualité de [son] sang, mis au rebut lorsqu'on n'en pouvait plus rien tirer. » C'est sans doute la raison pour laquelle les « amies » des guerriers, repos nécessaire à ces célibataires contraints, ne sortent de l'anonymat irrémédiable lorsque s'affirme la stricte conjugalité voulue par les clercs qu'exceptionnellement, lorsque leurs bâtards succèdent à leur père. Proies faciles, butin savoureux, on les rapte plus qu'on ne les séduit, mais ce « chaos sexuel » s'accommode mal

des règles nouvelles de la transmission héréditaire. Le cas d'Arlette, « amie » du duc normand Robert le Diable et mère d'un Guillaume contesté avant de devenir Conquérant, est exemplaire. Il faudra un duel judiciaire douze ans après la mort du prince et la confirmation éclatante de son bon droit par la victoire d'Hastings (1066) pour asseoir au regard de Dieu la légitimité du bâtard. L'historiographie de la généalogie des ducs normands est l'illustration passionnante du fantasme dynastique à l'œuvre. On y invente le « mariage à la danoise », version pudique du concubinat prohibé. Loin de rejeter l'origine étrangère qui différait l'assimilation aux Xe et XIe siècles, cette référence à l'équipée viking ajoute désormais au prestige de la lignée, qui se mesure volontiers, au XIIe siècle, à l'accouplement mythique qui en est la source. Un guerrier vagabond, « venu d'un ailleurs improbable », une femme sédentaire ancrée par la terre des aïeules.

ADÈLE OU ELSTRUD

Comme la légende remplace avantageusement l'histoire, on invente l'aïeule, Adèle, Elstrud ou Judith, selon qu'on est comte d'Ardres, de Guînes ou de Flandre. Certains historiens positivistes ont rechigné à intégrer cette littérature militante où le romanesque contribue davantage qu'une enquête rigoureuse à l'élaboration de la mémoire. Georges Duby, lui, la défend au nom de cette histoire sociale qu'il incarne officiellement depuis 1970 : « Le positif est cet objet concret, ce texte qui conserve un écho, un reflet, de paroles, de gestes, irrémédiablement perdus. Pour moi ce qui compte, c'est le témoin. » Vers 1200, l'osmose retrouvée entre cultures des clercs et des chevaliers, favorisant la reprise des traditions carolingiennes et le mécénat des princes, fait donc surgir des silhouettes fuyantes de dames, toujours « utiles » aux hommes qui leur font place, rejetées dès qu'elles choquent, guerrières farouches ou veuves disputant leur douaire à des fils âpres au gain : jamais leur droit propre ne les justifie. « Dévoyées » dès qu'elles échappent au projet masculin, ces dames n'ont de réelles chances d'indépendance que si un veuvage précoce et une progéniture adulte les dispensent de l'inévitable remariage qui les remet sous tutelle. L'espoir est mince mais le temps est proche où les régences passeront sans heurt des mains viriles d'un oncle à celles protectrices de la mère, figure reprise de l'image mariale qui triomphe dans la foi chrétienne du XIIIe siècle. D'un terrain accidenté semé d'embûches, Georges Duby exhume une image, lacunaire sans doute, mais suggestive et convaincante, de ces femmes indispensables qui ont payé d'un oubli choisi leur singularité dans le regard des mâles. En se faisant leur chevalier servant, l'historien renoue malicieusement avec ces clichés courtois dont il n'est pas la dupe. Une distance souriante qui allège encore la docte leçon.

PHILIPPE-JEAN CATINCHI

Le médiéviste, la peur et les femmes

Par JACQUES LE GOFF, LM, 5 décembre 1996

L'HISTORIEN Jacques Le Goff, lui aussi éminent spécialiste du Moyen Age, nous a transmis le témoignage suivant.

La nouvelle de la mort de Georges Duby donne à tous ceux qui l'ont connu le choc d'une perte vertigineuse. Perte d'un très grand historien, perte d'un homme d'une exceptionnelle richesse, d'une force prodigieuse d'intelligence, de créativité et de vie. Quand l'Académie française a souhaité accueillir les plus grands talents dans le domaine des sciences humaines et sociales, elle l'a justement choisi, avec Fernand Braudel, comme l'historien qui s'imposait à elle. Georges Duby a été notre plus grand médiéviste de la seconde moitié du XXe siècle. Il fit d'Aix-en-Provence le foyer d'une école de médiévistes célèbres dans le monde universitaire international (dans les années 50 et 60) et de sa chaire au Collège de France (dans les années 70 et 80) le phare de l'histoire médiévale et de la démarche historique en général. Il montra sous une lumière nouvelle les trois groupes sociaux qui constituaient, selon la thèse de Georges Dumézil sur les trois fonctions indo-européennes, l'essentiel de la société médiévale chrétienne : prêtres, guerriers, paysans. Sa grande synthèse de 1978, Les Trois Ordres ou l'imaginaire du féodalisme, par le terme « l'imaginaire » ouvrait une piste essentielle vers l'histoire des représentations. Marqué par la pensée et la méthode des Annales, qui avaient voulu instaurer une histoire « totale » ou « globale », Georges Duby ancra profondément l'art si éclatant du Moyen Age dans l'histoire médiévale intégrale, en l'implantant dans l'histoire sociale, alors que trop souvent les historiens de l'art l'étudiaient dans un en-soi appauvrissant ou superficiellement relié à la société. Pour un vaste public, Georges Duby restera l'historien du Temps des cathédrales et de Saint Bernard et l'art cistercien. Mais son œuvre et sa pensée du Moyen Age débordent largement ce paysage, si profond et coloré soit-il et inspiré par l'expérience créatrice du peintre de qualité qu'il a été. Georges Duby a renouvelé l'histoire comparative avec sa leçon inaugurale au Collège de France, « Des sociétés médiévales » (1971), l'histoire sociale avec sa thèse, « La Société aux XIe et XIIe siècles dans la région mâconnaise » (1953), où il a révolutionné l'histoire de la féodalité par la mise en valeur des pouvoirs de commandement fondant la seigneurie « banale ». Il a renouvelé l'histoire sociale et psycho-sociale avec son célèbre article des Annales : « ``Les jeunes`` dans la société féodale » (1964) et la biographie exemplaire avec Guillaume le Maréchal ou le Meilleur Chevalier du monde (1984), chef-d'œuvre de l'étude historique d'un individu modèle.

DÉSIR DE COMMUNICATION

Avec Le Dimanche de Bouvines (1973), il a été le pionnier du retour de l'événement dans l'historiographie, en montrant qu'il n'est que la pointe de l'iceberg et que l'histoire-bataille ne peut désormais se faire qu'au terme de l'étude d'un processus convergent de changements militaires, sociaux, politiques et culturels marqués par l'évolution des mentalités et des sensibilités. Georges Duby a renouvelé aussi l'histoire médiévale et l'histoire générale par son souci de ne pas séparer l'étude d'une époque et d'une société d'une réflexion, dans la ligne de Marc Bloch, sur la méthode historique et le métier d'historien. Son désir de communication l'a poussé à s'intéresser aux médias modernes, qu'il a le plus et le mieux utilisés et illustrés. Dans son œuvre si riche et foisonnante, je voudrais évoquer deux de ses thèmes privilégiés. Celui des peurs collectives avec L'An mil (1967) et, tout récemment, aux jeunes éditions Textuel, ses entretiens sur An 1000, an 2000, sur les traces de nos peurs (1995). L'autre thème qui l'a passionné, presque obsédé tout au long de ses recherches et réflexions, est celui des femmes dans l'histoire : Le Chevalier, la Femme et le Prêtre (1981), Que sait-on de l'amour en France au XIIe siècle ? (1988), A propos de l'amour que l'on dit courtois (1988) et tout récemment ses trois merveilleux essais sur les Femmes du XIIe siècle. Tous ces travaux annonçaient le codirecteur magistral (avec Michelle Perrot) de la monumentale et neuve

Histoire des femmes. Dans ces deux domaines de la peur collective et de la femme, Georges Duby se révélait comme le plus grand disciple de Lucien Febvre et de Marc Bloch, dans une façon de faire l'histoire du passé avec les problèmes et les questions du présent. Et je veux dire ici combien son attention aux femmes dans l'histoire doit à son épouse, Andrée Duby, historienne originale elle-même, dont le nom restera inséparable du sien. Je laisse à Georges Duby les derniers mots extraits de ses Dialogues avec Guy Lardreau (1980) : « Mon métier consiste à poser des questions sur l'homme, sur l'homme d'aujourd'hui, à tenter d'y donner réponse en considérant le comportement de notre propre société dans une étape antérieure de sa durée. » C'est pour moi un maître et un ami très proche qui s'en va.

JACQUES LE GOFF

Georges Duby, ou l'histoire comme une œuvre d'art

MOYEN AGE L'un des grands noms de l'école historique française, l'académicien Georges Duby, est mort le 3 décembre à son domicile d'Aix-en-Provence des suites d'un cancer à l'âge de soixante-dix-sept ans. MÉDIÉVISTE de renommée internationale, professeur au Collège de France, représentant éminent de la « nouvelle histoire », il était amateur de peinture (Premier Prix au concours général de dessin), épris de littérature et fasciné par les dames du temps jadis. « HÉRITIER » de Jules Michelet, il introduit la sensualité dans les sciences humaines. Il aimait évoquer l'émoi du chercheur explorant les parchemins, rappeler l'obligation pour l'historien d'être aussi géographe, promeneur, chercheur d'une « science en plein vent ». Il plaidait pour l'imagination, la conception du discours historique comme une œuvre d'art, la nécessité pour l'historien de savoir jouir de la vie.

Par PHILIPPE-JEAN CATINCHI , 5 décembre 1996

GEORGES DUBY, qui vient de s'éteindre dans sa maison d'Aix-en-Provence, le 3 décembre, à l'âge de soixante-dix-sept ans, était sans conteste l'un des plus grands historiens français et le plus reconnu des médiévistes de notre temps. Célébré par les plus prestigieuses académies étrangères, honoré des plus fameuses distinctions internationales, l'homme fut aussi un passeur infatigable, soucieux de diffuser la science la plus réservée au plus vaste des publics, ouvrant la voie à une communication moderne du savoir dont il fut l'un des pionniers, avant d'en devenir la figure emblématique.

Né à Paris le 7 octobre 1919, Georges Duby grandit près de la République, « enfance étouffée dans un quartier encore central où le populaire se mêlait au demi-monde » n'en demandez pas plus en termes de confidence à un historien qui prétend avoir « la mémoire courte », comme une excuse à maintenir la distance, à exiger aussi du lecteur « un regard circonspect » , mais libéré aux vacances par le hâvre d'une province rurale, généreuse et « assoupie ». Les années de lycée à Mâcon lui laisseront un souvenir chaleureux et plein de gratitude pour ses premiers maîtres dont il a « reçu l'essentiel », cet humanisme « dont les valeurs trouvaient à s'insérer aisément dans les armatures de la morale familiale » et qui lui font suivre la guerre d'Espagne avec passion, même si Munich le soulage. A l'heure des choix universitaires, ni

khâgne ni Ecole normale supérieure. C'est la faculté des lettres de Lyon qui accueille le jeune étudiant. Découvrant là le formidable dynamisme de la science géographique, il en garde le sens du visuel et le goût des lectures de paysage, ce qui devait toujours le pousser à rendre lisible de façon tangible le lien entre nature et culture, le matériel et l'incorporel. Ce « matérialisme » se nourrit aussi déjà des Caractères originaux de l'histoire rurale française de Marc Bloch, paru en 1931, et plus largement de la lecture des Annales. C'est finalement l'histoire qui l'emporte, celle que lui fait découvrir Jean Déniau et qu'on qualifiera trente ans plus tard de « nouvelle ». La voie est toute tracée : les cours d'Henri-Irénée Marrou, l'agrégation empochée en 1942, à Grenoble pour cause de guerre, un court passage en lycée et, dès la Libération, une place d'assistant à la faculté des lettres de Lyon parallèlement à l'apprentissage suprême, la thèse de doctorat, dirigée par Charles-Edmond Perrin, ancien condisciple de Marc Bloch, héros et martyr dont l'œuvre guidera toujours Georges Duby, même si la rencontre du maître et de l'élève n'eut jamais lieu. Son étude sur la société mâconnaise des XIe et XIIe siècles doit cependant plus au modèle des géographes qu'à celui des historiens, inscrit dans un territoire, celui des dépendances de l'abbaye de Cluny, pour révéler un paysage, social celui-là. Tandis qu'il s'intègre en douceur à l'école des Annales, dans le sillage de Lucien Febvre, Georges Duby obtient une chaire professorale à l'université de Besançon (1950), puis à Aix (1951), que son admiration pour l'œuvre de Giono l'incline à trouver plus aimable.

REGARD SOCIAL

Ce n'est qu'en 1970 qu'il quittera la Provence où il aura animé l'un des centres de médiévistes les plus féconds, mettant en œuvre le programme de l'article-manifeste, « L'Histoire des mentalités », qu'il signe en 1961 pour Paris et le Collège de France où il occupe la chaire d'« Histoire des sociétés médiévales » jusqu'en 1992, imposant le regard social comme le prisme le plus apte à rendre l'« histoire totale » qu'il s'agit d'écrire. L'homme en société comme « objet final de la recherche historique ». Ce parcours universitaire exemplaire, jalonné par de belles amitiés et des compagnonnages intellectuels féconds, avec Robert Mandrou et Jacques Le Goff notamment, est couronné par l'entrée à l'Institut : Duby siège dès 1974 à l'Académie des inscriptions et belles-lettres, avant d'endosser l'habit d'académicien, puisqu'il est élu au fauteuil de Marcel Arland en juin 1987. Premier historien à entrer sous la Coupole depuis le décès de Fernand Braudel, il y représente certes l'histoire universitaire d'une indéfectible rigueur, mais aussi la passion de la connaissance partagée, acquis aux méthodes les plus nouvelles de la communication pour passer le message de l'histoire sans exclusive, ni réserve. Alliance inédite d'un pouvoir de séduction que le public avait reconnu dès la diffusion du Temps des cathédrales (1980). Conçu pour la télévision, ce programme consacré à l'art médiéval, compris comme un reflet inépuisable de la société du temps, avait su, sans didactisme lourd, par une vraie pédagogie de l'image et un commentaire accessible, rencontrer plus de trois millions de téléspectateurs à sa première diffusion, révélant la force d'un support culturel jusque-là négligé par les universitaires. Convaincu de l'importance de l'enjeu, Duby acceptera de présider le conseil de surveillance de la société d'édition de programmes de télévision la Sept, future Arte de 1986 à 1993.

LE PASSEUR D'OMBRES

C'est là moins un hasard que le fruit d'une logique qu'on hésitera pas à identifier comme une éthique personnelle. Passeur d'ombres dont il sait qu'il ne les rejoindra jamais paysans obscurs ou dames évanouies des documentations de clercs, au service del'Eglise ou d'un lignage Georges Duby tente moins de dégager des lois que d'établir des liens, de dévoiler des interactions, laissant son lecteur juger de la faiblesse des certitudes et de l'imprudente confiance qu'on leur accorde. D'où la responsabilité qu'il assume souvent, dirigeant seul ou avec des partenaires tels que Philippe Ariès ou Michelle Perrot, ces synthèses ouvertes et fécondes sur la France rurale ou urbaine, la vie privée ou les femmes, et dont il assure la tutelle avec la même disponibilité qu'il met à scruter les représentations sociales dans le biographique ou l'événementiel, l'anthropologie du pouvoir dans l'émergence de l'Etat, la clé sociologique dans l'œuvre d'art, préservée dans sa dimension esthétique et son aptitude à porter la transcendance. Peintre lui-même, l'admirateur de Soulages, qui dessina son épée, l'ami de Skira, de Masson et d'Alechinsky, n'a garde d'oublier la formidable puissance de l'œil. Impérative. C'est que son regard est aussi un regard citoyen ; si « l'histoire est une mémoire, et la mémoire est utile pour se bien conduire », il n'est pas question de verser dans le moralisme, mais d'« aider à la liberté de l'esprit ». Historien pleinement contemporain, Georges Duby propose même des « consultations » apaisantes contre l'angoisse de ceux qui redoutent le passage du millénaire. Là encore son autorité et sa simplicité convainquent. Intellectuelle et sensible, la séduction de Duby tient du rapt, du ravissement, vertige ébloui pour qui cherche des pistes, des ouvertures, des rebonds, plutôt qu'un catéchisme raisonnable. Nécromancie magnifique qui ne délivre pas d'oracle. Si l'homme public impressionnait par son érudition, la justesse de son verbe, la qualité de sa langue (il devint au fil des ans un véritable styliste), l'homme privé a suscité une fidélité et un attachement qui tiennent à une discrétion, une connivence silencieuse, une réserve qu'on aurait prise à tort pour de la distance. D'une pudeur si instinctive qu'il ne trahissait que par inadvertance la profondeur de son attention et la cordialité de son écoute, Georges Duby aimait à communiquer avec autrui ; sans rien d'ostensible, sinon son regard d'une vivacité et d'une malice qui corrigeaient la naïveté de son émerveillement, il avait la passion exigeante et lumineuse de l'échange. A l'heure où sa disparition nous renvoie aux seuls textes, signalons que ce mois de décembre permet de le retrouver dans deux entretiens inédits traitant des liens entre « L'art, l'écriture et l'histoire » pour Le Débat (pp. 182-191), et, thème plus grand public, du « Monde des chevaliers » pour la revue L'Histoire (no 205, pp. 34-37), dont il ouvrit le premier numéro en mai 1978. Autant d'adresses pour savourer « le plaisir de l'historien » qu'il savait partager en esthète et en humaniste, rigoureux et passionné. Frère de Michelet, par-delà le temps.

PHILIPPE-JEAN CATINCHI

L'atelier de Duby

Par PHILIPPE-JEAN CATINCHI

Publié le 08 mars 2002
Déjà du vivant de l'historien, Gallimard avait repris en « Quarto » la plupart des textes du « dernier Duby », celui qui professait au Collège de France (Des Sociétés médiévales, sa leçon

inaugurale prononcée le 4 décembre 1970 était la plus ancienne des pièces rassemblées) avant de siéger à l'Académie française. Et voilà qu'à Féodalité (« Le Monde des livres » du 7 juin 1996), s'ajoute aujourd'hui un recueil plus gros encore - plus disparate aussi, puisque les textes ici rassemblés couvrent quatre décennies. Si l'on remarque l'omission de ses contributions, essentielles, à l'histoire de l'art médiéval et celle, plus facilement réparable de L'Histoire continue, sorte d'autobiographie intellectuelle, où Georges Duby réfléchit sur sa discipline, métier d'artisan et de compagnonnage - publié en 1991, le texte ressort dans la collection de poche d'Odile Jacob (240 p., 6,90) -, voilà désormais disponibles en deux volumes seulement les jalons de l'œuvre du grand historien, disparu il y a cinq ans.

On avait pu apprécier naguère la sobre et précieuse introduction de Jacques Dalarun ; aujourd'hui c'est Dominique Iogna-Prat qui joue le maître de cérémonie, avec la rigueur et la clarté qu'on lui connaît. Ce qui permet de percevoir la cohérence d'une démarche d'historien que peuvent masquer les chantiers successifs de Duby. Histoire sociale et économique d'abord avec le « chef-d'œuvre » de l'apprenti passé maître, sa thèse sur La Société aux XIe et XIIe siècles dans la région mâconnaise (1953), ou la grande synthèse L'Economie rurale et la vie des campagnes dans l'Occident médiéval (1962), plus facilement accessible ; anthropologie historique aussi, avec les deux volumes d' Hommes et structure du Moyen Age, qui articulent les contributions sans souci de la chronologie de leur composition, pièces regroupées sur l'établi qui méritaient de ne pas être oubliées, dans l'ombre des Trois ordres ou l'imaginaire du féodalisme et autres Guerriers et paysans ; jusqu'au passage de l'anthropologie sociale à un exercice inédit, plus « intime », voire « psychologique », depuis Le Chevalier, la Femme et le Prêtre jusqu'au triptyque Dames du XIIe siècle (malheureusement trop récent pour être inclus dans Féodalité) et dont Mâle Moyen Age (1988) témoigne ici.

On saura gré aux éditeurs d'avoir repris et complété la bibliographie établie par Guy Lobrichon pour Georges Duby. L'écriture de l'histoire (De Bœck, 1996) et Daniela Romagnoli (Medievo e oltre. Georges Duby e la storiografia del nostro tempo, 1999) comme le beau travail de Mirna Velcic-Canivez, « Histoire et intertextualité. L'écriture de Georges Duby », paru initialement dans la Revue historique (no 613, 2000). On y lit clairement que c'est dans l'effet, mieux l'effort de tension entre un passé fragmentaire aux signes qui résistent et un discours présent soucieux de la cohérence comme de la pertinence de son message, que se joue l'engagement de Duby. Entre restitution savante et réaction personnelle. Un équilibre qui fait de l'artisan un artiste.

PHILIPPE-JEAN CATINCHI